

Les cahiers de Rié



Parquet où se rendait la justice seigneuriale pour la baronnie de Rié

N° 6, juin 2001
Histoire et Patrimoine



NATURE ET CULTURE
64, rue Clemenceau
85270 Saint-Hilaire-de-Riez

Prix 7 €

ÉDITO

SIÈCLES PASSÉS, SIÈCLE NOUVEAU

A l'heure de la parution du N°6 des « Cahiers de Rié », le basculement dans le XXI^e siècle s'est opéré de façon presque anodine, si l'on compare au passage à l'an 2000. Celui-ci semble avoir plus marqué les esprits par sa capacité à évoquer tout l'espace-temps qu'il nous faudra occuper. Peur, attirance, espoir, tout est lié comme face à chaque nouveauté. Déjà Internet est une réalité, le tourisme dans l'espace nous interroge et, pour nos sociétés européennes, le passage à l'euro, c'est pour dans... 6 mois.

Mais dans le même temps, l'actualité nous ramène dans le passé, un passé que l'on s'étonne souvent de si mal connaître. Événements mondiaux : Balkans, Guerre d'Algérie, Seconde Guerre mondiale ou faits divers plus localisés tels que les inondations, nous amènent à rechercher une bonne compréhension du passé pour mieux apprécier les événements actuels. Modestement, mais aussi avec tout leur enthousiasme, ceux qui ont participé à la réalisation de ce numéro espèrent avoir œuvré dans ce but.

Notre quête de la mémoire nous rappelle, à travers les deux articles « De l'Isle de Rié au Pays de Riez » et « Des sentiers d'eau au bitume », l'interdépendance qui existe entre l'homme et son milieu naturel de vie, jamais figé. Ils renverront aux douloureuses inondations de ces dernières semaines. Le travail actuel d'aménagement de Sion trouve son écho avec « Un premier aménagement touristique sur la Corniche Vendéenne ». Le « Contrat vassalique passé aux assises de la baronnie de Rié », plus lointain dans le temps, nous renseigne sur l'origine des noms lieux et les noms propres. « Un bombardier américain s'écrase au Champ Gaillard » raconte la vie courageuse des soldats américains venus défendre notre sol, mais aussi l'héroïsme tranquille de ces paysans qui n'ont pas calculé les risques à prendre.

A travers le voyage dans le temps passé, nous vous souhaitons bon vent dans le temps de la lecture.

Gérard CHUSSEAU,
responsable de la commission
HISTOIRE ET PATRIMOINE

HISTOIRE ET PATRIMOINE

Commission du
CLUB NATURE ET CULTURE
7 chemin de la Faye
85270 – Saint-Hilaire-de-Riez
Tél : 02 51 54 95 61

Association loi 1901 fondée en 1985
Déclarée le 20 décembre 1985 n° 3061
Insertion au J.O. du 22 janvier 1986

Notre périodique : *Les cahiers de Rié*

Directeur de la publication : Jean-Paul Bouffet

Rédactrice : Colette Gengoux

Impression : - Club Nature et Culture
- La Poste

Affiches publicitaires : Crédit Agricole

Les articles publiés paraissent sous la responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction, totale ou partielle, de notre brochure est strictement interdite sans l'accord de l'auteur et de l'association.

Ont participé à la rédaction et (ou) à la diffusion de ce numéro :

Avrillas Patrick
Bouffet Jean-Paul
Chusseau Gérard
Collart Pierre-Philippe
Crestois Joël
Garcia Anny
Gengoux Colette
Gouraud Louis
Médan Anne-Marie
Pelloquin Jean-Claude
Pigenet Louis
Poussin Irène
Raffin Louis
Singly Bernard (de)

et les associations :

« Club Philatélique Hilairois »
« Ecomusée de la Bourrine du Bois Juquaud »
« La Livarde »

Prix du numéro du n° 6 : 7 €.

S O M M A I R E

Page **1** : Edito

Page **2** : La Commission H.E.P. - Sommaire

RECHERCHE HISTORIQUE

Pages **3-11** : Contrat vassalique passé aux assises de la baronnie de Rié – Colette Gengoux et Pierre-Philippe Collart

Pages **12-18** : De l'isle de Rié au Pays de Riez – Joël Crestois

Pages **19-34** : Un premier aménagement touristique sur la Corniche Vendéenne : La Descente à la Mer – Colette Gengoux

Pages **35-45** : Le jeudi 16 septembre 1943, un bombardier américain s'écrase au Champ Gaillard – Bernard de Singly

TRANCHE DE VIE

Pages **46-52** : Des sentiers d'eau au bitume – Gérard Chusseau

1^{ère} DE COUVERTURE

Carte postale, fonds mairie Notre-Dame-de-Riez : Notre-Dame-de-Riez : *La mairie et la place* - Editeur Lucien Amiaud, 18 rue de l'Hôtel de Ville, Les Sables d'Olonne

CONTRAT VASSALIQUE PASSÉ AUX ASSISES DE LA BARONNIE DE RIÉ

*Dans le système féodal français, du moins à l'origine, ce que l'on était convenu de nommer la noblesse constituait une sorte de **pyramide**, dont le rôle était essentiellement militaire.*

***Au sommet, le Roi.** On lui doit, en principe, obéissance. Tous les nobles ont l'obligation de lui fournir le service militaire dans des cas déterminés et en général pour une durée limitée, mais qui peut être longue, lorsque le bien de la Nation l'exige.*

***A l'étage en dessous, les ducs et les comtes,** souvent issus de la famille royale. Ils possèdent de grands fiefs comme les duchés de Bretagne, d'Aquitaine ou de Bourgogne et les comtés de Poitou ou de Toulouse. Ces grands féodaux doivent l'hommage lige au Roi. Ils l'assistent dans ses guerres et seront souvent à la tête des armées. Mais, pour le reste, ils possèdent des pouvoirs très étendus à l'intérieur de leur comté ou de leur duché.*

***Viennent ensuite les possesseurs des baronnies et des châtelainies.** Ce sont les cadres de l'armée. Ils ont en général droit de haute justice et juridiction civile sur leur domaine avec, à leur service, des officiers : sénéchaux, procureurs fiscaux, juges et notaires.*

***A la base, de nombreux teneurs de petits fiefs.** Un suzerain leur a abandonné une petite terre, dite noble, pour laquelle ils lui **doivent hommage** et un certain nombre de services.¹*

Dans le fonds de la baronnie de Rié, cote 1 E/930 à 988, aux Archives départementales de la Vendée, se trouvent plusieurs documents, dits *contrats vassaliques*, relatant les « **hommages** » et « **aveux** » rendus par les petits vassaux aux seigneurs de Rié, avant 1789.

Un aveu est un acte juridique par lequel un vassal déclare tenir un bien en fief de son seigneur. Dès le XIII^e siècle, cet écrit devient obligatoire. Mais, avant de remettre son aveu, le vassal doit être reconnu comme tel et, pour cela, rendre foi et hommage à son suzerain. Cette formalité est exigible à chaque mutation de la propriété du fief.

Nous avons choisi de vous présenter l'acte du 16 juin 1749 ; en effet, les manuscrits du XVIII^e siècle sont plus aisés à lire. Cet acte est le contrat vassalique par lequel Jacques Guerry qui vient d'hériter d'une tante, le fief du Cloudy situé à Notre-Dame-de-Riez, rend foi et hommage à son nouveau suzerain, le baron de Rié, en la personne de Paul Jérôme PHÉLYPEAUX marquis de Pontchartrain, démarche qui lui permet d'entrer en possession du bien hérité.

¹ Guy de Raigniac, *De châteaux en logis, itinéraires des familles de la Vendée*, tome II. Editions de Bonnefonds, Aizenay

COPIE DE L'ACTE

Cet acte rédigé se décompose en trois parties :

- la première, réservée au vassal qui a apposé sa signature au bas,
- la deuxième et la troisième, réservées aux instances judiciaires représentant le marquis de Pontchartrain : le procureur fiscal, le sénéchal et le greffier.

Premièrement : engagement du vassal

Aujourd'hui seizième du mois de juin mil sept cent quarante neuf sur les neuf heures du matin ou environ, Pardevant nous René Vogien sieur Lahaye sénéchal et seul juge ordinaire civil criminel et de police des Isle et Baronnies de Ryé et des assises générales dicelles estant au parquet et auditoire de la ditte Baronnies les assises y tenant et ayant avec nous M. Jean-Baptiste Delalande, notre greffier ordinaire, a comparu en sa personne Messire Jacques Guerry, chevalier seigneur du Cloudy et fiefs en dépendant, lequel au nom et comme héritier principal de deffunte Dame Anne Louise Le Gascoing sa tante veuve de son vivant en dernier mariage de feu Messire Prosper ROBERT chevalier seigneur de la Foret et en cette qualité propriétaire de fiefs et maison noble du Cloudis situé en la mouvance de cette ditte Baronnies de Ryé lequel dit seigneur Guerry a dit être venu icy exprès pour faire à Monseigneur le Marquis de Pontchartrain seigneur et baron de cette cour les foy et hommage des dits fiefs qu'il tient à foy lige et à ligeance de quarante jours, sujets à rachapts quand le cas y advient suivant la coutume et a requis qu'il nous peut le recevoir aux dites foy et hommages estant prest et offrant de rendre son aveu dans quarante jours et de faire le serment au cas requis, et se soumettant aux autres obligations de la coutume auxquelles il est et peut être tenu à cause et pour raison du fief de quoi il a requis acte et s'est soussigné...

Fac-similé de l'engagement du Seigneur du Cloudy

« Aujourd'hui seizième du mois de juin mil sept cent quarante neuf sur les neuf heures du matin ou environ, Pardevant nous René Vogien sieur Lahaye sénéchal et seul juge ordinaire civil criminel et de police des Isle et Baronnies de Ryé et des assises générales dicelles estant au parquet et auditoire de la ditte Baronnies les assises y tenant et ayant avec nous M. Jean-Baptiste Delalande, notre greffier ordinaire,

a comparu en sa personne Messire Jacques Guerry, chevalier, seigneur du Cloudy et fiefs en dépendant, lequel au nom et comme héritier principal de deffunte Dame Anne Louise Le Gascoing sa tante veuve de son vivant en dernier mariage de feu Messire Prosper ROBERT chevalier seigneur de la Foret et en cette qualité propriétaire de fiefs et maison noble du Cloudis situé en la mouvance de cette ditte Baronnies de Ryé

lequel dit seigneur Guerry a dit être venu icy exprès pour faire à Monseigneur le Marquis de Pontchartrain seigneur et baron de cette cour les foy et hommage des dits fiefs qu'il tient à foy lige et à ligeance de quarante jours, sujets à rachapts quand le cas y advient suivant la coutume et a requis qu'il nous peut le recevoir aux dites foy et hommages estant prest et offrant de rendre son aveu dans quarante jours et de faire le serment au cas requis, et se soumettant aux autres obligations de la coutume auxquelles il est et peut être tenu à cause et pour raison du fief de quoi il a requis acte et s'est soussigné... »

Guerry du Cloudy

Deuxièmement : acceptation du procureur fiscal

En cet endroit a comparu Maître François Boisard, sieur des Baraillères,
Alors procureur fiscal de la Baronnie de Rié, lequel a dit sur les offres cy dessus faites
qu'il consent que le dit seigneur Guerry fasse et soit reçu à faire les foy et
hommage de la dite maison noble et fief de Cloudy leurs dépendances et y annexés
lige et à ligeance de quarante jours à la charge suivant ses offres qu'il rendra
son aveu et dénombrement dans les temps de la coutume qu'il payera les
rachats et sous rachats des dits fiefs si aucun sont deubs, lequel donnera grosse
du présent hommage en parchemin pour être mis au trésor de Monseigneur de
cette cour et de payer les frais dicelles le tout sans préjudice
des droits de mondit seigneur de Rié, lequel a signé et a fait
Boisard procureur fiscal

Fac-similé de l'acceptation du procureur fiscal

« En cet endroit a comparu Maître François Boisard, sieur des Baraillères,
licentié esloix, procureur fiscal de la Baronnie de Rié

Lequel a dit sur les offres cy dessus faites qu'il consent que le dit seigneur
Guerry fasse et soit reçu à faire les foy et hommage de la dite maison noble et fief
du Cloudy leurs dépendances et y annexés lige et à ligeance de quarante jours à la
charge suivant ses offres qu'il rendra son aveu et dénombrement dans les temps
de la coutume, qu'il payera les rachats et sous rachats des dits fiefs si aucun sont
deubs et qu'il donnera grosse du présent hommage en parchemin pour être mis au
trésor de Monseigneur de cette cour et de payer les frais dicelles le tout sans préju-
dice des droits de mondit Seigneur ... »

Boisard procureur fiscal

Troisièmement : reconnaissance de vassalité par le sénéchal

Surquoy nous avons donné acte au seigneur Guerry au dit nom de seigneur
des fiefs et maison noble du Cloudis de sa comparution personnelle et réquisition
cy-dessus, et après serment par luy fait d'être bon et fidel vassal à Monseigneur de cette
cour tel qu'homme de foy pour hommage lige et tenu envers son seigneur,
de son consentement du procureur de la cour, et sans préjudice des ra-
chatpts, sous rachapts et autres droits qui puissent être deubs à mondit Seigneur,
reçu à la foy et hommage des fiefs dont il s'agit, ordonné qu'il rendra son aveu
dans quarante jours, réservé le baiser à Monseigneur qu'il sera tenu de luy porter
lorsqu'il sera dans ce lieu,
et l'avons condamné de fournir grosse des présentes en parchemin à ses frais
pour être mis au trésor de mondit Seigneur ...
Donné et fait par nous ledit Vogien juge Sénéchal susdit en ce jour mois et an
que dessus

Vogien. Delalande greffier

(contrôle à Paris le 27 Juin 1717 par trois
honn. Louis de la Roche)

Fac-similé de la reconnaissance de vassalité par le sénéchal

« Surquoy nous avons donné acte au seigneur Guerry au dit nom de seigneur
des fiefs et maison noble du Cloudis de sa comparution personnelle et réquisition
cy-dessus,

et après serment par luy fait d'être bon et fidel vassal à Monseigneur de cette
cour tel qu'homme de foy pour hommage lige et tenu envers son seigneur,

L'avons du consentement du procureur de la cour et sans préjudice des ra-
chatpts, sous rachapts et autres droits qui puissent être deubs à mondit Seigneur,
reçu à la foy et hommage des fiefs dont il s'agit, ordonné qu'il rendra son aveu
dans quarante jours, réservé le baiser à Monseigneur qu'il sera tenu de luy porter
lorsqu'il sera dans ce lieu,

et l'avons condamné de fournir grosse des présentes en parchemin à ses frais
pour être mis au trésor de mondit Seigneur ...

Donné et fait par nous ledit Vogien juge Sénéchal susdit en ce jour mois et an
que dessus »

Vogien

Delalande, greffier

ANALYSE DU DOCUMENT

L'intérêt de ce document est de montrer le mode de fonctionnement de la société féodale qui caractérise celle d'Ancien Régime. Elle est constituée de Trois Ordres :

- **la noblesse**

Son poids est considérable dans la société française. Au XV^e siècle, elle compte dans ses rangs plus de 300 000 personnes dont nos deux seigneurs. Le titre de noble s'acquiert soit par hérédité, soit par lettre d'anoblissement accordé par le roi ou par l'achat de certaines charges administratives. On distingue la noblesse de robe (avocats, parlementaires...), la noblesse d'épée et la noblesse moyenne vivant essentiellement de ses terres.

- **le clergé**

- **le tiers état** qui regroupe les paysans, les artisans et la bourgeoisie urbaine.

A - L'acte nous renseigne :

- **sur la date et l'heure de la signature de l'acte, soit le « 16 juin 1749 à neuf heures du matin ou environ »**,

- **sur le lieu où il est signé** : il est officialisé aux Assises des Isle et Baronnie de Rié, tribunal seigneurial siégeant périodiquement « *au parquet et auditoire de Rié* » (actuellement Notre-Dame-de-Riez).

Joël Crestois nous parle de ce parquet dans son ouvrage, *Le Pays de Riez*² : « *Devant son emplacement - de l'ancien château de Notre-Dame-de-Riez -, on voit une construction carrée, nommé le Parquet, où se rendait la justice seigneuriale* », rapportait Charles Mourrain de Sourdeval en 1860 (l'Ile de Riez).

« *Les murs de ce tribunal existent et l'on distingue encore, précise Aillery en 1860, sur une pierre saillante du côté du midi, les armes de la famille de Martel, seigneur de Rié.*

Le Parquet servit aux Douanes, après la Révolution, pour le contrôle de la collecte du sel. »

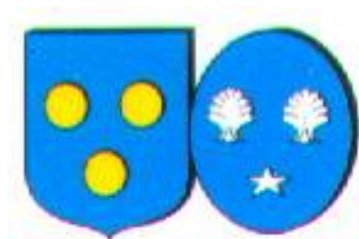


Editeur : Lucien Amiaud, 18 Rue de l'Hôtel de Ville, Les Sables d'Olonne - Fonds mairie de Notre-Dame-de-Riez
Actuellement, le rez-de-chaussée sert de salle communale et l'étage, auquel on accède par un escalier extérieur, abrite, depuis 1990, l'Office de Tourisme. Auparavant, la mairie y était installée comme l'indique l'inscription gravée au-dessus de la porte « **Mairie . 1848** ».

² Joël Crestois, *Le Pays de Riez*, l'Etrave 1998

B - L'acte désigne clairement l'identité des signataires et leur rang social :

1 - Le vassal désigné est le *seigneur Jacques Guerry*. Il est chevalier, donc fait partie de la noblesse d'épée. Il est héritier principal de sa tante Anne Louise Le Gascoing, veuve en secondes nocces de « *feu Messire Prosper Robert, seigneur de La Foret* », chevalier également.



Blason GUERRY-MASSÉ

Jacques GUERRY³ (branche Jarry) a épousé en 1742 Marie Gabrielle Elisabeth MASSÉ, dame de la Vergne à Saint-Révérend, lieu où ils vécurent. La mère de Jacques, Marie Le Gascoing, est la sœur de Anne Louise Le Gascoing dame du Cloudy⁴ en Notre-Dame-de-Rié mais demeurant à Curzon (Vendée). Le fief du Cloudy lui vient donc de la branche maternelle.

Pour devenir ou rester propriétaire des biens, le vassal se doit de remplir des obligations morales envers son suzerain. Ainsi, pour accéder à cet héritage, Jacques Guerry doit « *faire les foy hommage* » à son seigneur, le Marquis de Pontchartrain, comme l'a fait plusieurs fois sa tante, pour être reconnu « *bon et fidel vassal* » (logiquement « hommage et foi »).

C'est un contrat synallagmatique parce qu'il implique des obligations du vassal envers son suzerain et réciproquement. Cette pratique date du Moyen Âge et se déroule en deux rites.

a) L'hommage

Le vassal doit rendre hommage à son seigneur, c'est-à-dire s'engager à le servir et à le protéger et, en contrepartie, le seigneur lui doit protection, ainsi qu'à sa famille et ses biens.

Jacques Guerry doit réserver « *le baiser à Monseigneur qu'il sera tenu de lui porter quand il sera dans ce lieu* ». Ce rite de l'hommage est l'*osculum* ou le baiser de la paix et de la fraternité. A cela peut s'ajouter l'*immixtio manum* ou mélange des mains (rite non cité dans le document). Le vassal place ses mains dans celles de son suzerain et ce geste crée un lien charnel et réciproque.

L'hommage dont il est question dans ce document présente un caractère particulier : « *à foi lige et ligeance* ». Il est instauré au XI^e siècle pour pallier l'anarchie féodale qui règne à cette période. Le vassal peut prêter hommage à plusieurs seigneurs pour acquérir des terres et châteaux. Mais il se doit de servir en priorité le seigneur dont il détient le fief principal surtout lorsque ces mêmes personnages sont en conflit.

b) La foi

A l'hommage s'ajoute le *serment de foi* ou de fidélité, d'où l'emploi de foi et hommage. Le vassal jure sur la Bible de rester fidèle et d'être respectueux envers son seigneur et sa famille. Aussi toute infidélité serait considérée comme un parjure et entraînerait une excommunication.

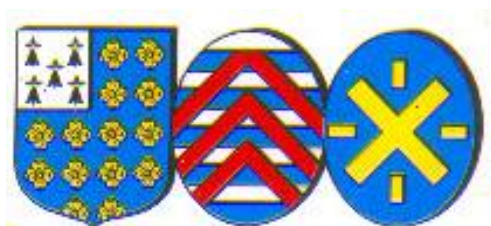
A ces obligations d'ordre moral s'ajoutent des obligations d'ordre économique. Pour accéder à son héritage, le vassal se doit de régler un droit de mutation au seigneur, de verser un cens et d'autres redevances.

³ Blason page 86, tome X, *De Châteaux en Logis, itinéraires des familles de la Vendée*, Guy de Raigniac

⁴ Diverses orthographes : des Cloudis, du Claudy, du Clody sur le cadastre de 1830 et encore à ce jour

Il se doit également d'entretenir à sa charge les terres et châteaux fieffés (les corvées domaniales) ; de siéger au conseil auprès de son seigneur et de l'assister dans ses décisions ; d'accomplir des charges militaires pour défendre son seigneur et ses terres.

2 - **Le suzerain**, à qui le seigneur du Cloudy rend hommage, est le **marquis de Pontchartrain**, Paul Jérôme Phélypeaux, dont le père, **Jérôme Phélypeaux**, a acquis l'isle de Rié en 1715, de « *Marie Jeanne Baptiste Duchesse de Savoie Reine de Chypre Baronne des Essarts et de cette isle et baronnie et seigneurie de Riez* »⁵. Il n'est pas physiquement présent, mais représenté par des **officiers de justice**.



Blason PHÉLYPEAUX et ceux des deux épouses de Jérôme

Jérôme PHÉLYPEAUX⁶ a été l'époux d'Eléonore de la ROCHEFOUCAULD et d'Hélène Angélique de l'AUBESPINE. L'acte du 27 avril 1725 nous révèle : « *Haut et puissant seigneur Messire Jérôme Phélippeaux comte de Pontchartain, de Palluau et ..., marquis de Chef Boutonne et Chasteauneuf sur Cher, baron des isles de Bouin et de Ryé, vicomte de... et seigneur de Falleron, Froidfond, de Vieux Chateau Saint Amand et autres lieux, commandant des ordres du Roy*

Dans l'acte notarié du 24 janvier 1751, Paul Jérôme, fils du précédent, est dit : « *marquis de Pontchartrain, comte de Palluau, baron des isles de Ryé, seigneur de Fallerond, Froidfond, Vieuchâteau Sain-Amant, Changy, Meaulne et autres terres et seigneuries, lieutenant général des armées du Roy et de sa province Daulny, et inspecteur général de la cavalerie et des dragons, de France, demeurant à Paris, rue de l'Université, paroisse Saint Sulpice* ».

3 - **La juridiction de la Baronnie** de Rié est composée :

- **du sénéchal**, René Vogien sieur Lahaye « *juge ordinaire, civil, criminel et de police* ». Il a une fonction particulière puisqu'il est officier du Roi et possède des attributions judiciaires. Ce titre est particulier aux régions situées au sud de la Loire. Le sénéchal remplit les mêmes fonctions que les baillis, titre qui prévaut dans les régions situées au nord de la Loire ;

- **du procureur fiscal**, Maître François Boisard, qui représente le marquis de Ponchartrain et ses intérêts financiers ;

- **du greffier**, Jean-Baptiste Delalande dont le rôle est de rédiger tous les actes.

L'intérêt de cette désignation est de voir une partie de la composition de la juridiction de la Baronnie de Rié.

C – Le document désigne également l'objet avoué.

Il s'agit « des fiefs et maison noble du Cloudis sittué dans la mouvance de cette ditte Baronnie de Ryé ».

Le fief désigné est une maison noble, située dans le bourg de Notre Dame de Rié, ainsi que toutes ses dépendances et, entre autres, la ferme du Cloudis. Le détail des biens, dé-

⁵ acte notarié du 4 septembre 1713

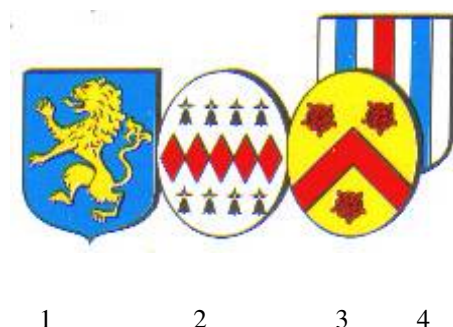
⁶ Blason page 108, tome VII, *De Châteaux en Logis, itinéraires des familles de la Vendée*, Guy de Raigniac

nommé aveu, que le vassal doit remettre dans les quarante jours, fera l'objet d'un prochain article.

Le terme de fief vient du latin *fevum* qui signifie meuble de valeur. Plus largement, il désigne un bien donné en échange de.

Le fief désigné ci-dessus est dans la *mouvance* de la Baronnie de Rié. Ce terme indique la relation foncière entre deux fiefs ou deux domaines. Le fief mouvant, celui du seigneur Guerry, dépend du fief dominant qui est celui du marquis de Pontchartrain, ici, la Baronnie de Rié.

Il fait partie du patrimoine familial du seigneur Jacques Guerry, transmissible entre descendant ; **ici Jacques Guerry est l'héritier direct de sa tante Anne Louise Le Gascoing**. Pour jouir du bien hérité, certains droits sont à monnayer.



Les blasons⁷ représentés ci-dessus sont ceux Prosper ROBERT (1), seigneur de Boisfossé, veuf de Marie Renée LINGIER (2) et deuxième époux de **Anne Louis Le GASCOING** (3) qui était veuve de Jacques BROCHARD (4), seigneur de Salidieu.

L'extrait du cadastre de 1830, reproduit ci-dessous, nous situe la ferme du Cloudy (Clody) à Notre-Dame-de-Riez.



La ferme a été la propriété de la famille des Cloudis jusqu'à sa vente, en 1693, à la famille Le Gascoing. Actuellement, elle appartient à Mr et Mme Rémy Couton qui l'ont acquise aux descendants de la famille BOUX DE CASSON, héritière de la famille GUERRY-MASSÉ.

⁷ Blason page 106, tome VIII, *De Châteaux en Logis, itinéraires des familles de la Vendée*, Guy de Raigniac



Blason de la famille des Cloudis⁸ dont la descendance directe est éteinte.
L'orthographe du Cloudy est apparue après.

D – L'acte nous indique également les frais judiciaires dus pour l'exécution de cette formalité.

Les frais incombent au seigneur du Guerry qui fournira « *grosse (copie) des présentes en parchemin à ses frais pour être mis au trésor* » de Monseigneur de Pontchartrain.

Rendre foi et hommage est indispensable pour la garde de ses biens. Le vassal qui refuse voit ses domaines confisqués, comme nous avons pu le constater dans les archives de notre baronnie.

Ce type d'organisation sociale qui prévaut au Moyen Âge perdure jusqu'à la Révolution Française, nuit du 4 août 1789, où les droits féodaux sont abolis.

Ce document nous montre de manière générale comment les nobles sont devenus des rentiers du sol. La plupart d'entre eux tiraient l'essentiel de leurs ressources des prélèvements sur la production agricole en tant que seigneur, auxquels s'ajoutaient les profits de justice comme les amendes.

Dans un prochain cahier, nous examinerons de quelle manière s'est fait l'aveu de dénombrement.

Colette GENGOUX et Pierre-Philippe COLLART

Bibliographie :

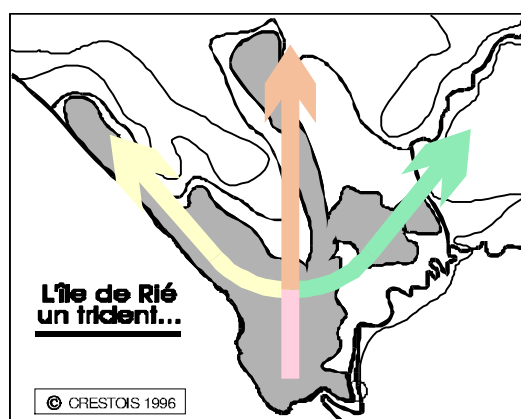
- Archives départementales de la Vendée : Fonds de la Baronnie de Rié : 1E 965
- Moure Michel, *Dictionnaire encyclopédique de l'histoire*, Bordas, 1995
- Duby Georges, *Féodalité*, 1568 pages, Gallimard, 1995
(Ces ouvrages sont disponibles à la médiathèque de Saint-Hilaire-de-Riez, section Histoire)
- Joël Crestois, *Le Pays de Riez*, l'Etrave 1998
- Guy de Raigniac, *De châteaux en logis, itinéraires des familles de la Vendée*

⁸ Blason page 14, tome VIII, *De Châteaux en Logis, itinéraires des familles de la Vendée*, Guy de Raigniac

DE L'ISLE DE RIÉ AU PAYS DE RIEZ

Situé entre le Pays de Monts et le fleuve La Vie, le Pays de Riez s'est constitué autour de l'île de Rié : une configuration fort irrégulière, trois longs promontoires, une étoile à quatre branches, un trident... ces descriptions de l'île sont données par plusieurs auteurs du XIX^e siècle.

L'ISLE DE RIÉ



Parmi ces descriptions de l'île, la plus évocatrice est donnée par la Fontenelle de Vaudoré⁹ qui la compare à

« *Une espèce de trident dont les trois branches partant de Saint-Hilaire aboutissent :*
 - l'une à Notre-Dame-de-Riez (vert),
 - l'autre au milieu du marais à la ferme des Mattes (ocre),
 - et la troisième à l'embouchure du « canal de Besse (jaune) ».

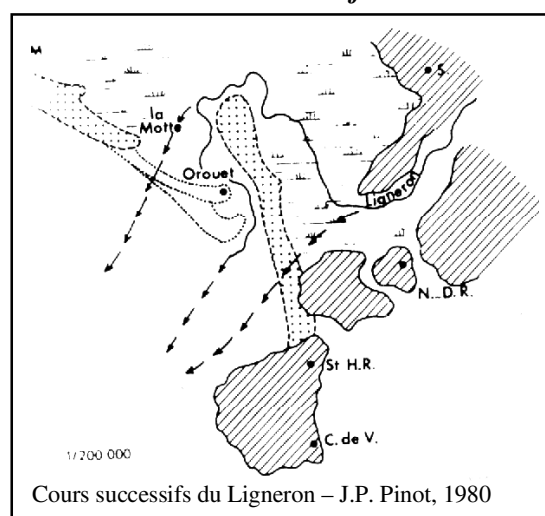
Curieusement cet auteur, comme les autres, ne situe pas leur représentation dans le temps. Suivre l'évolution de l'île, de sa formation jusqu'à sa disparition, devrait permettre de retrouver l'époque à laquelle l'île ressemblait à un trident.

Ebauche de l'île

Après la dernière glaciation de l'ère quaternaire, le nord de la région fut submergé par la mer (transgression dite flandrienne)¹⁰. Son niveau se stabilisa vers la fin de l'époque gallo-romaine. Les îles de Monts, du Perrier, de Rié... restèrent hors d'eau.

A l'abri et à partir de ces îles, des alluvions s'accumulèrent. Ainsi « du Pissot aux Mattes, un premier cordon littoral, formé de sable et de graviers, s'établit vers le début de l'ère chrétienne »¹¹.

Ci-contre, un schéma de Jean-Pierre Pinot¹² « montre l'état probable du cordon des Mattes vers le X^e siècle » et sa conséquence, « le Ligneron... dont le cours initial devait longer l'ouest du môle de micaschiste de Saint-Hilaire, dut contourner le cordon des



⁹ J.-A. Cavolleau, *Statistiques et descriptions la Vendée*, Fontenay-le-Comte, Robuchon, 1844

¹⁰ Entre 15 000 ans av. J.C et le V^e siècle, la mer submergea les Flandres et ouvrit le Pas-de-Calais

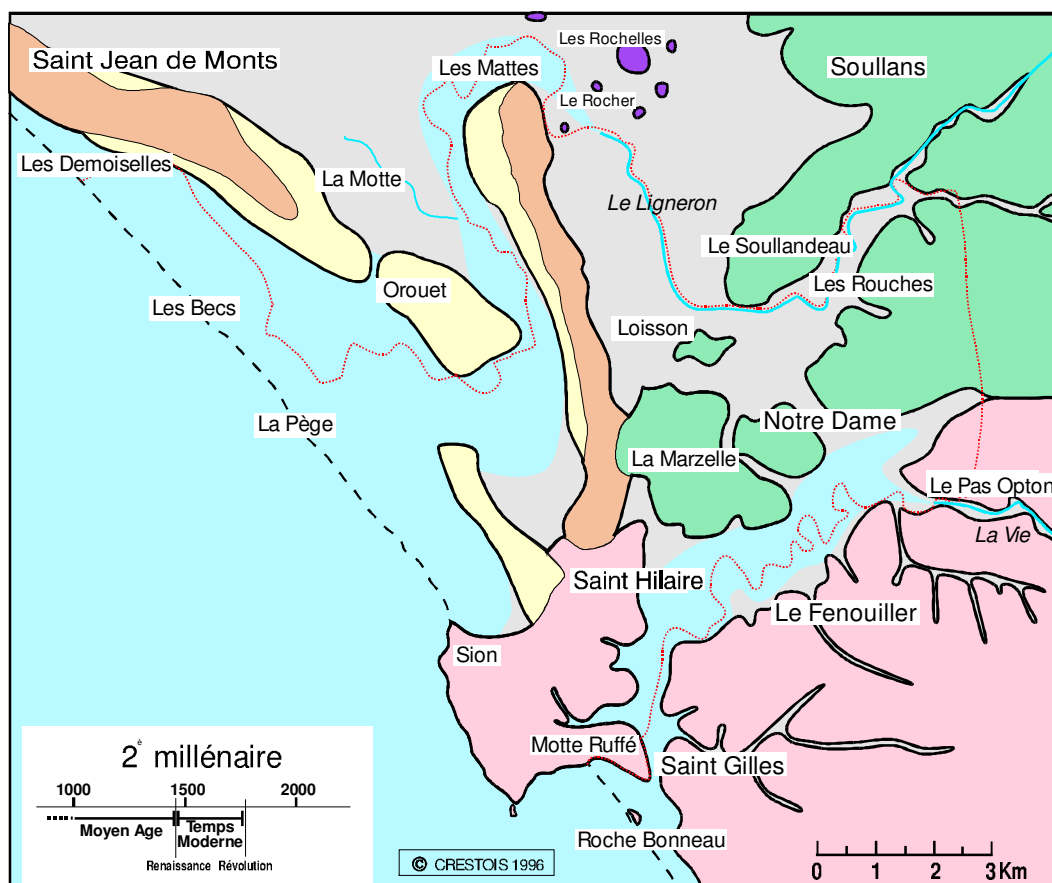
¹¹ Fernand Verger, *Le Marais de Monts*, Fontenay-le-Comte, Lussaud, 1956. Voir aussi F. Gautier, *La Vendée, esquisse géographique*, La Roche-sur-Yon, 1949

¹² Jean-Pierre Pinot, « Le marais de Monts », *Cahiers nantais*, n°18, 1980

Mattes ». *S'étirant en mer*, « au milieu du marais », *ce dernier (ocre sur la carte) joignit le socle de Saint-Hilaire (rose) au premier des plateaux¹³ (vert) « aboutissant à Notre-Dame-de-Riez »*. Deux des branches du trident¹⁴ étaient alors esquissées, modifiant la configuration de l'archipel existant.

Au début du Moyen Âge, l'île de Rié s'amorçait.

Lorsque le cordon de Saint-Jean-de-Monts s'allongea, explique Jean-Pierre Pinot, celui des Mattes (en ocre sur la carte), cessa de recevoir les houles d'ouest. De ce côté, un cordon secondaire moins élevé (en jaune) se construisit sur son flanc. Il serait du même âge que la pointe de l'île de Monts qui porte le lieu dit la Motte (jaune sur la carte).



« En même temps, un nouveau cordon (en jaune) prenait racine sur le môle de Saint-Hilaire-de-Riez à près de 2 km en avant du cordon des Mattes ». Fernand Verger confirme cet événement vers le XI^e siècle¹⁵. Ce « nouveau cordon » fut à l'origine de la troisième branche du trident aboutissant à l'embouchure du canal de Besse.

Au Moyen Âge, l'île de Rié prenait forme.

Développement de l'île

Au début du Moyen Âge, repoussé vers le nord par le cordon des Mattes, le cours du Ligneron se prolongeait par un tracé sinueux à travers une vaste vasière. Ayant rejoint la

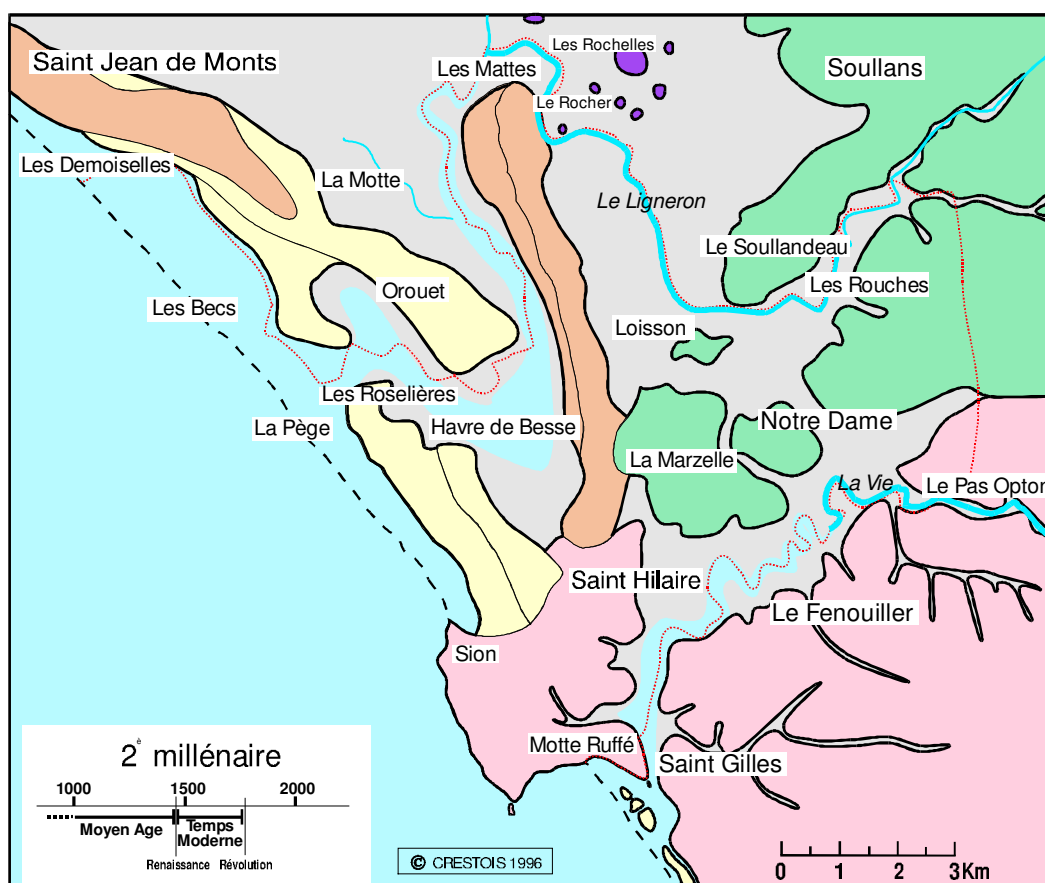
¹³. nommé « le sable rond » par l'abbé Aillery, *Chroniques paroissiales de Saint-Hilaire*, ADV, J.1161/17

¹⁴. Joël Crestois, « L'isle de Rié », *La fin de la Rabinaïe*, n°164, Les Herbiers

¹⁵. Voir le croquis de Verger dans son ouvrage (op.cit.) ou à défaut dans « Le Pays de Riez » (op.cit.)

Bloire, ils collectaient une grande part des eaux du marais de Monts¹⁶. Au niveau de la pointe d'Orouet, leur estuaire commun débouchait au fond d'un golfe, nommé Béza en 1436 (portulan d'Andréa Bianco) puis Besse Havre sur les cartes de la fin du XVI^e siècle (Rogier, Mercator...).

L'extrémité de l'île de Monts avait atteint Orouet au XIII^e siècle puisque des « retraits » de Besse furent donnés en 1205¹⁷ à l'abbaye Notre-Dame-la-Blanche de Noirmoutier. L'existence de ces retraits (traduction du latin *retractas*, terres dont l'eau s'était retirée) confirme l'assèchement des terres entre les îles de Monts et de Rié au nord du havre de Besse.



Au cours du Moyen Âge, le comblement alluvionnaire s'intensifia, accéléré par l'action humaine. Le recul de la mer fut important par endroits. L'île de Rié continuait de se développer par la flèche de sable venant du plateau de Saint-Hilaire. Evoluant considérablement, cette dernière fermait une partie du Havre de Besse et créait une chicane avec *le bec d'Orouet*¹⁸. Pour assurer son débouché vers la mer, le chenal dut suivre l'extrémité de ce cordon littoral (le rivage actuel) qui s'allongeait vers le nord.

Des navires le remontaient jusqu'à Orouet, des pierres de lest ont été retrouvées à Gorge d'Oie et à Norois¹⁹.

A la fin du Moyen Âge, le prolongement de l'île (la branche gauche du trident) avait dépassé la Pège, fief dont l'existence nous est connue depuis 1581 par un acte²⁰.

¹⁶. Baudet & Coll. *Evolution historique des gestions hydrauliques dans le marais*, Nantes, 1986

¹⁷. Charte de 1205, *Cartulaire de Notre-Dame-la-Blanche de Noirmoutier*

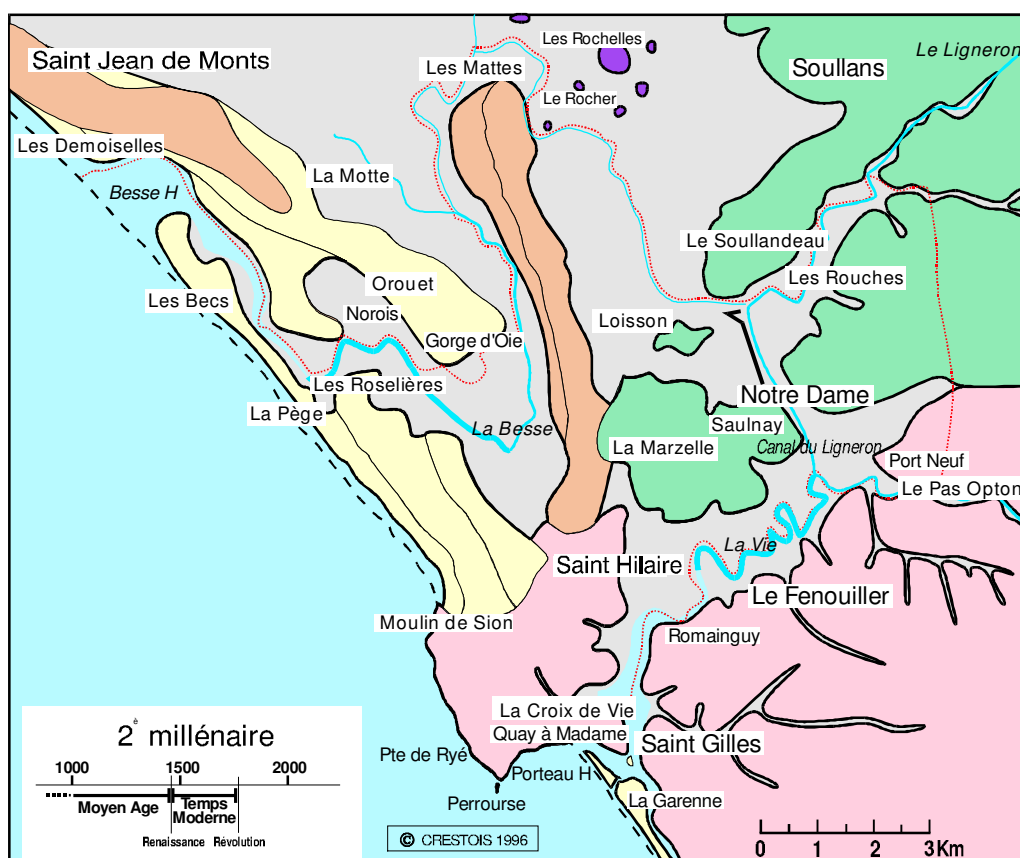
¹⁸. ainsi nommé en 1495 par un aveu (description écrite du fief reconnue par un vassal)

¹⁹. Charles Mourain de Sourdeval, *Etudes sur le littoral vendéen. SEV.* 1864

²⁰. Charles Mourain de Sourdeval, *Sommaire des archives de Rié, L'île de Rié, SAO*, 1869

L'île constituée, contours

Au cours du XVI^e siècle, le rivage approchait de sa configuration actuelle. Julien Rousseau²¹ estimait que « *Dès le XIV^e siècle ou environ, le Marais de Monts avait acquis, à peu de chose près, sa physionomie définitive* ». Le plateau de Notre-Dame-de-Riez n'était plus séparé de celui de la Marzelle que par un petit vallon. Le cordon littoral, dans le prolongement de Sion, s'était considérablement allongé jusqu'au niveau des Becs, où plusieurs auteurs²² signalaient alors un port. Repoussée vers l'île de Monts, la sortie du havre de Besse, réduite à un chenal, s'étirait entre les prolongements des deux îles en se rétrécissant. En 1622, Bassompierre, lors de l'expédition de Louis XIII en pays de Rié, décrivait le chenal de Besse « *large comme la Seine à 50 pas de la mer* ».



De moins en moins ouvert sur la mer, le havre de Besse se comblait. Il ne recevait plus les eaux du Ligneron qui, pour éviter l'inondation du marais entourant Loisson, avait été canalisé vers la Vie, au XV^e siècle selon Julien Rousseau.

De l'autre côté de l'île, la Vie s'envasait aussi, limitant la navigation, au point qu'en 1542 un projet de canalisation fut établi (rouleau d'Apremont).

Au XVI^e siècle, l'île de Rié ressemblait à un trident.

Durant son développement, l'île de Rié fut séparée de celle de Monts et du continent par un bras de mer qui, en se comblant, se réduisit à un chenal puis à un étier.

²¹. A travers le marais Breton-Vendéen, Saint Cénéry, Ed. St Michel, 1968

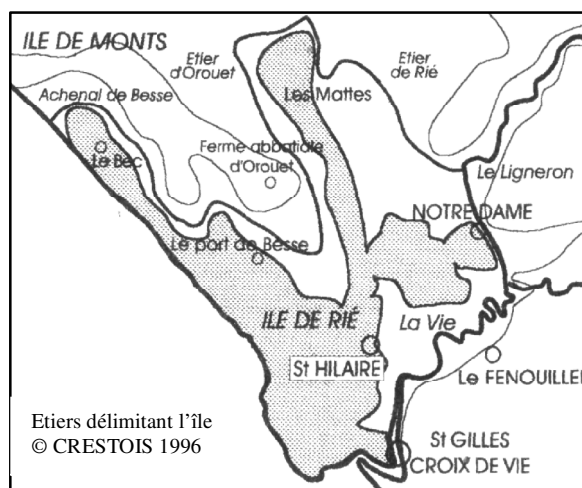
²². Farcy, *Le chenal de Besse*, RBP, 1956. Charles Mourain de Sourdeval, op.cit. Masse (carte)

Charles Mourain de Sourdeval en rappelle les noms : « *Ce bras de mer ou étier changeait de nom sur plusieurs points de son parcours ; il se nommait étier ou achenal de Besse depuis la mer jusqu'à la ferme abbatiale d'Orouet, sur la pointe orientale de Monts ; étier d'Orouet, de ce point jusqu'aux Mattes, à l'extrémité septentrionale de Rié ; enfin étier de Rié, depuis les Mattes jusqu'à la Vie... Il fut navigable sur tout son cours,...* ».

Les méandres du chenal, puis de l'étier, expliquent la configuration de l'île, puis des marais qui l'entourent. Les collectivités territoriales actuelles en ont hérité.

L'île appartenait à la baronnie de Rié qui comprenait les paroisses de Saint Hilaire et Notre Dame de Rié, et en 1690, celle de *la Croix de Vie*²³ détachée de Saint Hilaire.

Le caractère insulaire de l'île était alors fortement marqué, témoin ce curieux privilège « *d'asile pendant quarante jours et quarante nuits à ceux qui viennent du dehors et s'y réfugient après avoir commis un crime ou un délit*²⁴ ».



L'île devient presque île

Le cordon littoral parti de Sion, constituant le rivage actuel, atteignit l'île de Monts vers la fin du XVII^e siècle au niveau de la plage des Demoiselles.

Le chenal de Besse fut alors obstrué par le sable. La carte des côtes du Bas Poitou dressée par Masse en 1704 constatait « *le chenal de Besse qui se comble actuellement...* » Sept siècles suffirent au cordon littoral (la troisième branche du trident) pour assurer, vers 1710, la réunion de l'île de Rié avec celle de Monts.



Cliché commune de Saint-Gilles-Croix-de-Vie

Il n'y avait plus d'île, au début du XVIII^e siècle. Elle devint, entre l'océan et la Vie, une presque île terminée par l'îlot de Pilours.

L'espèce de trident de la Fontenelle de Vaudoré est une représentation, une « photographie » de l'île au XVII^e, à son étape terminale.

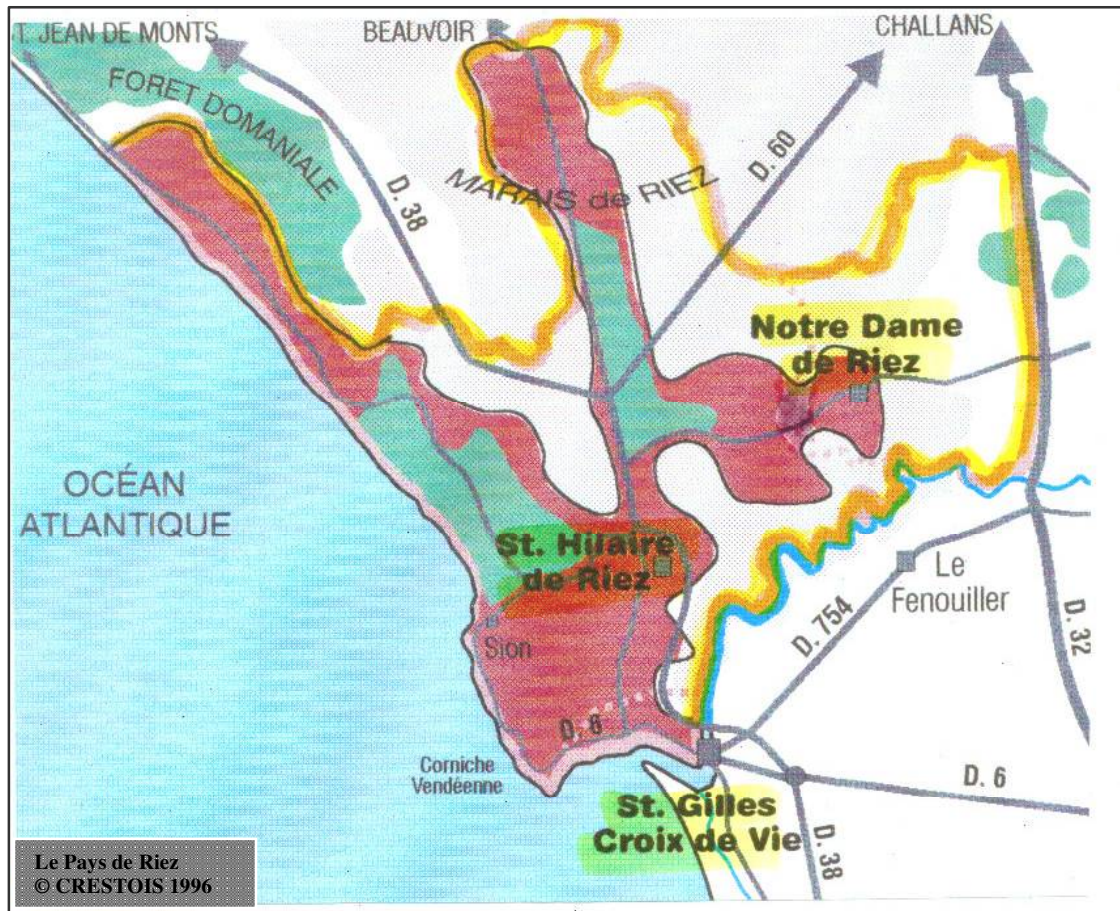
²³. ainsi nommée en 1704 (carte de Masse), et aussi la Croix de Ryé, Bassompierre, *Mémoires*, Amsterdam, 1721

²⁴. Charles Mourain de Sourdeval, « *l'île de Rié* », SAO, 1869

LE PAYS DE RIEZ

Les dépôts marins ont formé la majeure partie de l'île de Rié. Ce sont eux aussi qui, en la rattachant au continent, sont à l'origine du Pays de Riez²⁵ dont nous avons voulu faire découvrir la réalité dans un ouvrage récent²⁶.

Entre le Pays de Monts et la Vie, le pays de Riez correspond au territoire de l'ancienne baronnie de Rié. Il comprenait l'ancienne île et les marais (anciens bras de mer) qui l'entouraient et une petite tête de pont sur le continent au-delà du bourg de Notre-Dame-de-Riez.



Actuellement, il groupe les communes de Notre-Dame-de-Riez, de Saint-Hilaire-de-Riez et une partie de celle de Saint-Gilles-Croix-de-Vie (puisque l'ancienne commune de Croix-de-Vie maintenant fusionnée avec Saint-Gilles était entièrement sur l'île).

Le schéma²⁷ ci-dessous illustre la formation géologique du Pays de Riez. Étendue depuis 400 millions d'années²⁸ sur presque toutes les époques (quelques traces du tertiaire existent dans le marais du Ligneron), elle explique les multiples aspects et la diversité des milieux naturels du pays de Riez. On y trouve mer, plage, falaise rocheuse, dune, forêt,

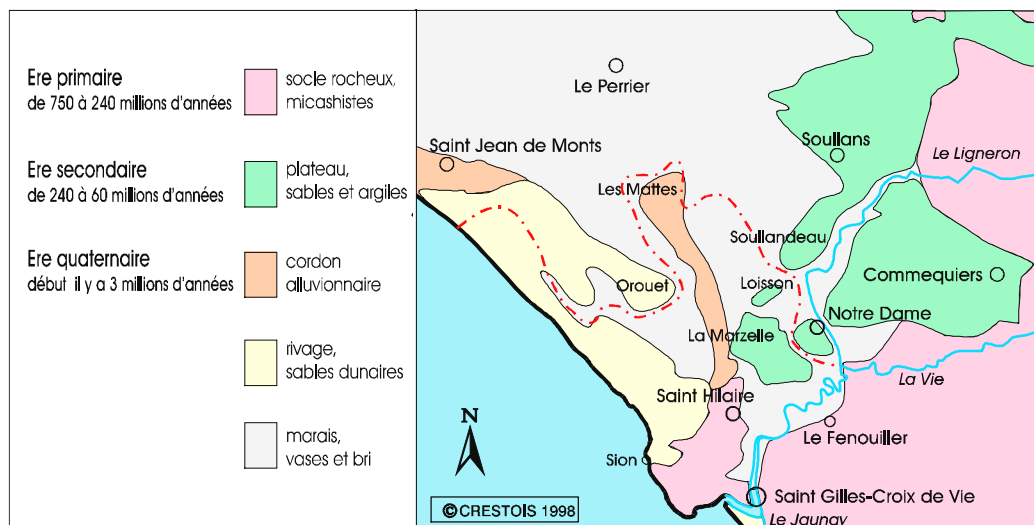
²⁵. l'usage du « z » n'est apparu qu'au XIX^e siècle

²⁶. Joël Crestois, *Le Pays de Riez*, l'Etrave, 1998, en librairie et à Nature et Culture

²⁷. D'après la carte BRGM N°560, dressée par M. Ters & J.M. Viaud

²⁸. Jean-Marc Viaud. « Aspects et évolution géologique de Saint-Hilaire », *Bulletin municipal de Saint-Hilaire-de-Riez*, 2/1991

bocage ouvert, prés, marais salé et même de nouveau des marais salants. Cette richesse engendre des paysages très variés.



Les aspects du Pays de Riez

Joël CRESTOIS

Sources bibliographiques

Elles sont données en notes. Peu d'auteurs se sont intéressés à l'île de Rié, en tant que telle. Plus nombreux sont ceux qui ont étudié le Marais de Monts. Quelques-uns font une approche de sa partie méridionale divisée en deux bassins par l'éperon des Mattes, le marais de Besse et le marais du Ligneron (ou de Soullans) désignés localement sous le nom de marais de Riez.

Les trois cartes montrant l'évolution du cordon littoral entre les îles de Rié et de Monts sont des reprises de croquis publiés depuis une dizaine d'années par l'auteur, notamment au niveau du club « Nature & Culture », dans le diaporama « Le marais salé de la Vie » en 1987, et Floréal des années 1990 à 96.

Etablies suivant les hypothèses d'auteurs cités en notes, ces restitutions, comme les travaux qui les inspirent, restent du domaine du probable.

Ces cartes ont servi de base en 1997 pour préparer « *Histoire du sol* », l'un des 12 thèmes généraux de l'exposition « **Echeveau du temps, d'un millénaire à l'autre** », prévue par le canton de Saint-Gilles-Croix-de-Vie pour célébrer l'an 2000. Cette manifestation n'ayant pu aboutir, une brochure « Du Pays de Riez au Pays de Brem, Côtes de Vendée » (en souscription chez l'auteur) reprend les simulations préparées pour illustrer l'évolution des côtes du canton durant le dernier millénaire. L'article ci-dessus en est un extrait partiel.

UN PREMIER AMÉNAGEMENT TOURISTIQUE SUR LA CORNICHE VENDÉENNE

« La Descente à la Mer »

L'aménagement de la « Corniche Vendéenne » de Saint-Hilaire-de-Riez est aujourd'hui d'actualité. Sa dégradation progressive a fini par émouvoir les amoureux du site et les pouvoirs publics. La mise en place d'un sentier piétonnier bien délimité est une tentative pour revitaliser cette zone. L'article qui suit montre qu'il ne s'agit pas d'une préoccupation nouvelle. Depuis longtemps déjà, sa mise en valeur et sa protection ont été à l'ordre du jour et ont mobilisé l'attention des responsables locaux et de tous ceux qui étaient sensibles à son charme.

DÉVELOPPEMENT TOURISTIQUE DU HÂVRE-DE-VIE : Saint-Gilles, Croix-de-Vie et Saint-Hilaire-de-Riez

Au cours du XIX^e siècle, des personnalités du monde artistique, littéraire, médical, industriel, découvrent la côte vendéenne. Notre région est particulièrement appréciée pour ses rochers, ses plages de sable fin, sa forêt et son climat : la mode des « bains de mer » est ainsi lancée.

Pour notre secteur, **c'est en 1862** qu'Edmond Mathurin Léon Baudouin, entrepreneur à Croix-de-Vie, lance à Saint-Gilles-sur-Vie, ville où il est né, la première station balnéaire. Les archives de la mairie témoignent de l'installation, en bordure de plage, d'un *établissement de bains de mer public* auquel sera ajoutée *une cantine de rafraîchissement* puis, en 1865, sur les dunes, des *cabanes de bain*.

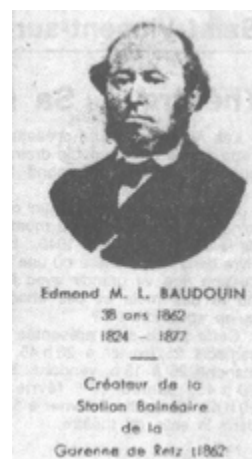
Le 17 juillet 1886, le Maire réunit quelques habitants dans le but de créer un dépliant sur cette nouvelle station balnéaire. Au mois d'août de la même année, Saint-Gilles accueille 27 *baigneurs* et Croix-de-Vie 7 seulement.

Le 16 février 1894, le Maire reçoit une lettre de Georges Dreyfus lui priant de lui fournir tous renseignements utiles afin de réaliser, sur un plan national, un guide des stations balnéaires.

En 1899, Edmond Baudouin décide également de lancer la station balnéaire de Croix-de-Vie. Une partie rocheuse de Saint-Hilaire-de-Riez est souvent attribuée à cette dernière, mais avec le développement de Sion-sur-l'Océan, petit village côtier de Saint-Hilaire, chacun retrouve ses atouts.

Au début du XX^e siècle, ces trois lieux touristiques sont connus sur un plan national à en juger l'origine des propriétaires de villas ou chalets construits en bordure de mer.

Saint-Gilles d'un côté, Croix-de-Vie et Sion de l'autre forment deux groupes balnéaires un peu rivaux. Tous les moyens sont employés pour faire une bonne publicité, dont celle de la côte rocheuse déjà nommée « Corniche Vendéenne ». C'est ainsi que, **dès 1906**, Sion-sur-l'Océan apparaît dans le guide Michelin. En 1908, un article est consacré à la plage de Saint-Gilles dans le guide des familles aux bains de mer : « *Les petits trous pas chers* », édité par A. La Fare, avec la collaboration de Monsieur Maxime Serpalle, puis en 1912, dans « *Les villes d'eaux, stations climatiques, les plages marines françaises* » du Docteur L. Porcheron de Marseille. Mais, durant cinq ans, la Première guerre mondiale interrompt les débuts prometteurs.



Fonds Baudouin,
mairie de Saint-
Gilles-Croix-de-Vie

En 1919, il faut relancer l'activité. Chaque commune aurait peut-être fait *cavalier seul*, mais c'était sans compter sur la volonté du chercheur acharné, le docteur Marcel (Marcellin) Baudouin, fils du précédent, de réunir sur un plan touristique les trois communes. Marcel Baudouin, éminent archéologue, porte un intérêt intense à notre région car il est né à Croix-de-Vie. Il part donc sur les traces de son père afin de faire revivre les « bains de mer ». A cette date, il habite Paris et devient, pour notre région, délégué du Touring-Club de France. Ce dernier, fondé en 1890 par des cyclistes « pour propager le Tourisme en France » sous toutes ses formes, est « reconnu d'utilité publique par décret du 30 novembre 1907, sous le haut patronage de Mr le Président de la République ».

Le 19 mars 1919, le Touring Club écrit au Dr Baudouin de « fournir les indications climatiques et autres que vous devez posséder afin d'en faire bénéficier ceux de nos sociétaires désirant une plage répondant aux conditions de Croix et de St. Gilles-sur-Vie. »



SIÈGE SOCIAL :
65, Av. de la Grande Armée
PARIS

Écusson du Touring-Club de France,
année 1908 : roue de bicyclette et
devise, PRO PATRIA ARTE LABORE

CRÉATION DU SYNDICAT DU HÂVRE-DE-VIE

C'est l'année suivante, en 1920, que le Dr Baudouin décide de créer un **Syndicat d'Initiative** afin de regrouper les trois stations balnéaires. Les commerçants, les artisans et les nouveaux propriétaires de « villégiatures », rejoignent le docteur Baudouin dans son action. Ce dernier, qui est aussi *Inspecteur départemental des Monuments préhistoriques*, est élu président du syndicat. Les vice-présidents pour Saint-Gilles et Croix-de-Vie nous sont inconnus, mais celui de Sion est Henri Renaud, avocat, propriétaire de « l'Hôtel de l'Océan et des Pins » et de la chapelle de Sion (actuels Maison pour tous et Office du Tourisme), le trésorier est Mr Barbeau, imprimeur. Cette création se fait aussi avec le concours des municipalités dont les maires sont MM. Emilien LOUBÉ pour Saint-Gilles, Gaétan POTEL pour Croix-de-Vie et Louis MORINEAU pour Saint-Hilaire. Le 29 août a lieu la première manifestation publique : *Concours de costumes maritimes local*.



Syndicat d'Initiative
de Croix-de-Vie
Saint-Gilles et Sion
314 bis. Première Manifestation publique (29 août 1920) - Concours de Costumes maritimes local - Les Trois premières lauréates

Collection Boutain - Fonds de l'auteur

« Les trois lauréates, Prudencia Rabiller, Amélie Gémeau et Marguerite Nadeau, sous l'œil admirateur du Dr Baudouin. »

Durant l'été, le Syndicat est installé à Croix-de-Vie, quai des *Greniers*, dans un simple bungalow en bois. A Sion, des commerces font office de Syndicat : Frédéric Hôtel, Hôtel F. Barranger, épicerie Burgaud à Sion.

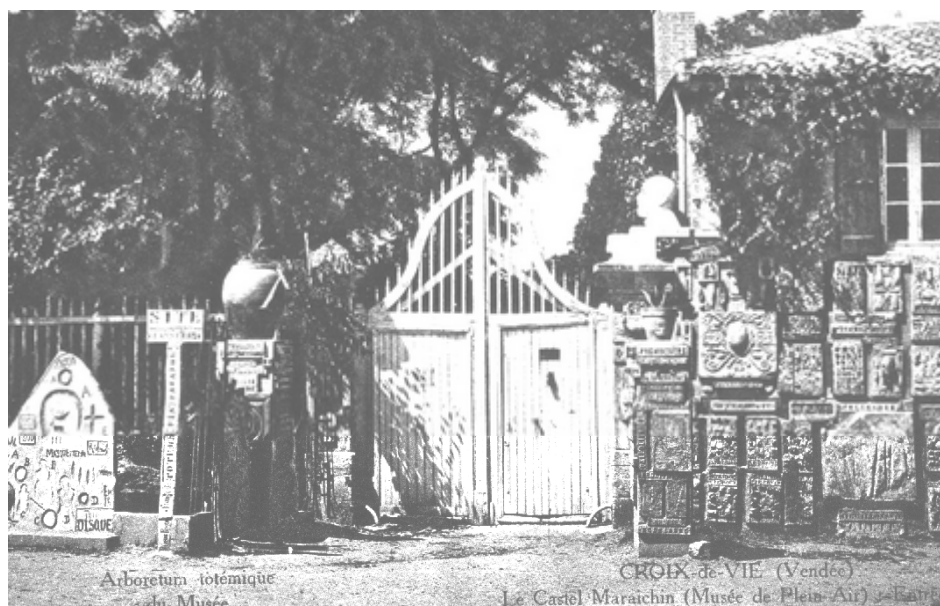
Ce président, excellent orateur, organise des « **sorties conférences** ». On peut alors le voir « *juché dans une carriole vendéenne* » tirée par un âne, promenant un groupe d'estivants sur la corniche et « *pointant sa canne pour montrer telle ou telle curiosité* ».

Le dimanche 23 juillet 1922, il donne rendez-vous à « *14 heures (2 heures du soir, heure légale) dans la Salle de l'Hôtel de l'Océan, à Sion à une **Conférence**... sur le sujet suivant : La Corniche Vendéenne, Sion et le Pont d'Yeu (Curiosités et Ressources)* ».

Aidé des membres du syndicat, dont MM. Renaud, vice-président, Dittièrre, délégué de Sion, Borie et Chevillot, secrétaires, M. Baudouin mène de nombreuses actions. En 1925 le Syndicat **obtient à Grenoble la médaille du Tourisme**, puis il devient le *Syndicat du Hâvre -de-Vie : Saint-Gilles-sur-Vie, Croix-de-Vie, Saint-Hilaire-de-Riez (Sion), y compris La Barre-de-Monts (Fromentine)*, communes qui font partie maintenant de la *Côte de Lumière*. En 1929, le Syndicat d'Initiative est installé rue Ingoult à Croix-de-Vie et ouvert toute l'année. La déclaration de la Seconde guerre mondiale arrête toute activité encore une fois et c'est d'ailleurs durant cette période que le docteur Baudouin décédera à l'âge de 80 ans dans la maison paternelle, le « *Castel Maraîchin* », qu'il avait transformée en un véritable musée de la préhistoire.



Dr Marcel Baudouin, (1860-1941)



Collection Boutain – Fonds de l'auteur

Le *Castel Maraîchin* transformé en « *Musée de Plein Air* » : Arboretum totémique – Préhistoire – Silex taillé

Les murs sont couverts de ces sculptures – Buste du Dr Baudouin

Maison située actuellement rue Marcel Baudouin

L'œuvre du docteur est colossale et ne peut faire l'objet d'un seul article, aussi nous nous sommes penchés sur un des projets réalisés sous sa présidence. Pour tous les membres du Syndicat d'Initiative, 1929 a été une année mémorable à en croire les archives de l'époque. En effet, un « chef-d'œuvre » a été exécuté sur la Corniche, face aux rochers le Chaos : un escalier baptisé la « *Descente à la Mer* ».

Dans ce cadre naturel de la Corniche, nous pouvons remarquer la présence de cet aménagement qui mène à de nombreuses criques. Intrigue-t-il le visiteur ?

Pour nous, *gens du pays*, il fait partie intégrante de ces rochers et ne semble pas avoir toujours suscité notre curiosité. Pourtant il a une histoire et quelle histoire !

L'auteur de cet article l'a découverte il y a peu de temps en rencontrant, pour la réalisation d'un autre document, Mme Anne-Marie Médan de Sion-sur-l'Océan.

INAUGURATION DE LA « DESCENTE A LA MER »

En consultant certaines des archives familiales de Mme Médan, et plus précisément en recherchant des photographies, nous avons donc découvert que cet escalier avait une « haute histoire ». En effet, la vue de chaque cliché faisait l'objet de quelques commentaires et ainsi, au sujet d'une photo prise sur la plate forme d'un escalier, nous avons eu le plaisir de recueillir le témoignage suivant :

« Sur cette photo (cliché page 26), il y a plusieurs personnes : d'un côté, un jeune garçon de Nantes et sa maman, de l'autre une petite fille avec sa maman. Eh bien ! Cette petite fille, c'est moi. La photo a été prise le dimanche 11 août 1929, lors de l'inauguration de l'escalier qui a été construit sur la Corniche en face des villas « La Vendéenne » et « Malgré Tout ». Cette dernière appartenait à Mr Dittièrre, vice-président du Syndicat d'Initiative du Havre-de-Vie et président d'honneur du Syndicat des Intérêts de Sion.

En 1929, je n'avais que deux ans. Je n'ai donc aucun souvenir, si ce n'est ceux de mes parents. Ce jour-là, toute la famille était sur son « 31 » (c'est d'ailleurs la seule photo où je vois maman habillée de couleur claire) et pour cause : j'ai été choisie pour être la marraine de cet escalier car mon père, Maurice Lefrançois, était président du Syndicat des Intérêts de Sion affilié au Syndicat d'Initiative du Havre-de-Vie. Il a été très actif dans ce domaine-là et, après une pause, il a été un des responsables du Comité des Fêtes de Sion de 1970 à 1980. Il était bien connu de la population locale.



Maurice Lefrançois, 1970

En 1929, nous habitions au « Cottage » près de la maison de mes grands-parents paternels, « Les Falaises ». Mon père était d'origine nantaise et c'est en venant en villégiature qu'il rencontra et « fréquenta » une fille de Sion, Marie-Louise Siras. Il l'épousa en 1924 et s'installa à Sion

Je possède quelques documents de l'époque, je te les confie car ils t'informeront mieux que moi sur cet événement qui a eu lieu le jour de la grande fête locale de Sion. »

Munie de ces précieuses archives, nous avons pris congé de Mme Médan. Nous sommes revenus la voir pour lui parler du projet d'article sur cet « Escalier » ; projet qu'elle a accueilli avec plaisir. Cela lui a permis d'évoquer des souvenirs familiaux dont l'arrivée sur la Corniche, au début du siècle dernier, de ses grands-parents nantais, Monsieur et Madame Lefrançois, et de ses parents.

D'autres recherches entreprises ont apporté quelques éléments complémentaires et maintenant, à la lecture de tels documents, l'histoire de l'escalier n'aura plus de secret pour nos lecteurs. Nous allons essayer de vous faire revivre cette journée presque comme si vous y étiez.

Document 1 : Invitation adressée pour l'inauguration de la « nouvelle merveille »

Grâce à l'initiative de Mr Dittière, vice-président du Syndicat du Hâvre-de-Vie et président honoraire du Syndicat des Intérêts de Sion, grâce aux interventions de Mr Charles Quinel, rédacteur au *Matin*, le Touring Club de France accepta de financer en grande partie la construction d'un escalier sur la Corniche Vendéenne. Cette réalisation répondait à un double but :

- « permettre aux touristes de descendre sur la grève où il y a des curiosités naturelles très intéressantes,
- « permettre aux habitants agriculteurs et pêcheurs de Sion et des Bussoleries d'accéder à la côte ».

La réalisation en fut confiée à l'entreprise Billon de Saint-Gilles-sur-Vie. La construction achevée, le président du S.I. put adresser les invitations à la cérémonie d'inauguration fixée au dimanche 11 août 1929 à 10 heures.

Syndicat d'Initiative du Hâvre-de-Vie

SAINT-GILLES-SUR-VIE — CROIX-DE-VIE
SAINT-HILAIRE-DE-RIEZ (SION) — LA BARRE-DE-MONTS (FROMENTIN)
Affilié à l'U. F. S. I.



PRÉSIDENT :
D^r MARCEL BAUDOUIN
Délégué du T. C. F.
CROIX-DE-VIE (VENDEE)

Médaille de Bronze : Exposition de Tourisme
de Grenoble : 1925.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS : CROIX-DE-VIE
Ouvert toute l'année.

Croix de Vie, le 31 Juillet 1929.



Guide officiel : 3 fr. 50

Carte-Plan, 0 fr. 50

Timbre pour réponse : 0 fr. 50

C. C. P. NANTES, 80-94

M

et cher Collègue,

Vous êtes prié d'assister à l'Inauguration de la Descente à la Mer, à Sion-sur-l'Océan, face à "Malgré-Toul" et à "La Vendéenne", qui aura lieu le Dimanche 11 Août, à 10 heures précises avec le Concours du Comité des Fêtes et des Intérêts de Sion-sur-l'Océan.

Dans l'espoir de votre présence,
Veuillez agréer, M et cher Collègue, nos empressées salutations.

Le Président,
D^r MARCEL BAUDOUIN.

Imprimerie G. Carreau - St Gilles

Fonds Anne-Marie Médan

Document n° 2 : Dimanche 11 août 1929, 6^e Grande Fête Annuelle de la Station Balnéaire de Sion-sur-l'Océan

Ce dimanche 11 août, il y eut, non seulement l'inauguration de l'escalier mais aussi la 6^e fête d'été organisée par le *Comité des Fêtes des Intérêts de Sion-sur-l'Océan*. Depuis 8 h 30, toute la côte était en effervescence. Un beau programme de distractions était annoncé à en juger la teneur de l'affiche publicitaire distribuée à cette occasion. Tout ceci se termina dans la joie par un feu d'artifice réalisé par Monsieur Péault, coiffeur au bourg de Saint-Hilaire.



DIMANCHE 11 AOÛT 1929

6^e Grande FÊTE ANNUELLE

de la Station Balnéaire de SION-sur-l'Océan

« CORNICHE VENDEENNE »

Organisée par le Comité des Fêtes et des Intérêts de Sion

Sous la Présidence d'honneur de M. L. MORINEAU, Maire de St-Hilaire-de-Riez, Conseiller d'arrondissement.

PROGRAMME

A 8 h. 30. — **Course Cyclo-Pédestre**
Communale. — Limite d'âge, 25 ans non révolus.
Itinéraire : Départ Maison Vye Burgaud, Route de Saint-Hilaire, St-Hilaire-de-Riez, Route de la Forêt, Chemin du Garde, Chemin de la Dune, Sion. Arrivée Hôtel Frédéric.
4 Prix : 40 fr., 30 fr., 15 fr., 5 fr.

A 9 h. 15. — **Course à Bicyclettes**
Communale. — Limite d'âge, 20 ans non révolus.
Itinéraire : Départ Maison Baranger, Route de la Corniche, Passage à niveau Croix-de-Vie, Route de St-Hilaire, Route de Sion, Les 5-Chemins, Les Bussoleries, Sion, Arrivée Hôtel Frédéric. — 3 prix : 30 fr., 20 fr., 15 fr.

A 9 heures — **CONCOURS BOULISTE**
Maison Baranger. — 2 prix : 1^{er} prix 40 fr., 2^e 20 fr.

A 10 heures — **INAUGURATION DE LA DESCENTE A LA MER**
Face « Malgré-Tout » et « La Vendéenne » (Rochers du Chaos)
Sous la Présidence de M. le Docteur Marcel BAUDOUIN, Président du Syndicat d'Initiative du Havre-de-Vie.

A 13 h. 30. — **RÉGATES A LA VOILE** (en 2 Séries)
Prix de chaque Série : 1^{er} prix, 50 fr., 2^e 40 fr., 3^e 30 fr.

Pendant les Régates et sur la Plage

COURSE en SACS. — 4 prix : 1^{er} 8 fr., 2^e 6 fr., 3^e 4 fr., 4^e 2 fr.

COURSE à PIED. — Limite d'âge 13 ans non révolus. — 4 prix : 8 fr., 5 fr., 4 fr., 3 fr.

Dans le Port, **COURSE en BAQUETS** (par temps calme). — 4 prix : 10 fr., 8 fr., 6 fr., 4 fr.

A 16 heures. — **Concours de Grimaces**, près l'Hôtel Frédéric
5 prix : 10 fr., 8 fr., 5 fr., 3 fr., 2 fr.

A 16 h. 30 — **Mât de Cocagne**, près l'Hôtel Frédéric. — Nombreux prix.
— **JEU de la CRUCHE**, Face à la route de la Gare. —

A 17 heures. — **COURSE A ANES** (Départ maison Bernard)
Direction maison Collinet, route de la Forêt, 3 fois le tour, arrivée maison Vye Burgaud. — 4 prix : 30, 25, 18, 12 fr.

A 17 h. 30, route de la Plage, **CONCOURS de DANSES EN COSTUMES DU PAYS**
4 Prix : 30 fr., 25 fr., 20 fr., 15 fr.

A 18 heures. — **Distribution des Prix des Courses et Concours** — Café Baranger.

A 21 h. **RETRAITE aux Champions**, sous la direction de la Société de Musique de Nantes La Victorieuse
Départ Route de la Plage, Pont de Pineau, retour à Sion et dislocation café Baranger.
Des prix seront attribués aux porteurs des plus jolis flambeaux : Prix : 15, 12, 10, 8, 6, 5, 3, 2 fr.

A 21 h. 30. — **Feu d'Artifice** sur les dunes. — Artificier : M. PÉAULT, coiffeur à St-Hilaire-de-Riez.

JEUX FORAINS DIVERS

Les heures indiquées sont les heures légales. — Le Comité des Fêtes décline toute responsabilité au sujet des accidents qui pourraient survenir au cours de la Fête et pendant les Jeux, les Courses, les Concours, le Bal et le Feu d'Artifice.
Les Forains ne paieront pas de droit de place. — La Vente et les jets de liquide, ainsi que la projection de n'importe quel objet, sont interdits sous peine de contravention.
Les engagements seront reçus chez M. F. Baranger, débitant, jusqu'au 11 Août, à 8 h. du matin.

LE COMITÉ : Maurice Lefrançois, président ; Chevillat, vice-président ; Gaston Berthomé, secrétaire ; Roth, secrétaire-adjoint ; Fernand Baranger, trésorier ; Julien Babu, trésorier-adjoint.

Imprimeur G. Breu, S. Gilles

Fonds Anne-Marie Médan

Le jeu de la cruche : il consistait à se placer sous des cruches accrochées à un cordage entre deux poteaux puis d'en casser une et de recueillir le lot qui avait été placé dedans. Mais parmi les lots il y avait des farces et attrapes : eau, sable, farine etc., pour la grande joie bien sûr des spectateurs.

Document n°3 : Copie de l'article paru dans le journal des Sables d'Olonne « Le Phare », du 14 août 1929

Les participants à cette fête, animée dès 8 h 30 par des épreuves sportives, furent conviés à se rendre pour 10 heures à l'inauguration de la « nouvelle merveille ».

Nous n'avons pu recueillir de témoignage sur cet événement, aussi nous vous reproduisons l'article paru dans *Le Phare*, tout en vous faisant profiter du paysage découvert par les invités durant la cérémonie.

« *Dimanche, à 10 h 15 a eu lieu l'inauguration de l'Escalier de la Descente à la Mer, établi à Sion, sur la « Corniche Vendéenne», au lieu dit « Le Chaos ».*

La cérémonie a débuté par un air de musique fort applaudi exécuté par la fanfare de Nantes « La Victorieuse ». Sous la présidence de M. le Dr Baudouin, assisté de M. Dittière, vice-président du syndicat du « E.S.S.I. », du Hâvre-de-Vie et président honoraire du Syndicat des Intérêts de Sion.

Remarqué dans la nombreuse assistance, M. Renaud, vice-président du « E.S.S.I. », du Hâvre-de-Vie, pour Sion ; M. de Montagnac, vice-président du « E.S.S.I. », pour la section de Saint-Gilles-sur-Vie ; M. Milcent vice-président du « E.S.S.I. », pour la section de Croix-de-Vie ; M. Lassus, inspecteur honoraire des chemins de fer de l'Etat ; M. Mahé, M. Gaudremeau, pharmacien, M. Evezard, M. Petit, huissier, M. Ardouin, M. Boucher, M. Ganacheau, M. Chevillot, M. Borie, Messieurs Billion, père et fils, entrepreneurs des travaux ; M. Rosh, M. Léon Becker, M. Gaston Becker, M. Grasset, propriétaire des Magasins du Passage ; M. Daubrey, inspecteur des Chemins de fer de l'Etat ; M. Lefrançois, président du Syndicat des Intérêts de Sion ; M. Boriane, etc.

S'étaient fait excuser : MM. Les députés de Tinguay du Pouët et Gallet, M. De Montessus, de Ballore, propriétaire de la Garenne-de-Retz, de Saint-Gilles ; M. Thibaudeau, trésorier général, pour cause de deuil, et Simon Camille, propriétaire à Croix-de-Vie.

La série des discours a été ouverte par M. Dittière, le promoteur de cette initiative. Il a raconté par le menu l'histoire des négociations qui ont été nécessaires pour mener à bien cette œuvre privée et il a indiqué que le résultat favorable est dû à l'intervention de M. Charles Quinel, rédacteur au « Martin », auprès du Touring-Club de France.

M. Ganachaud, délégué du E.S.S.I. du Hâvre-de-Vie, à la fédération des E.S.S.I. Charente et Poitou, a pris la parole, pour remercier personnellement M. Quinel de toute la peine qu'il s'est donné pour obtenir un résultat rapide.

Dans une improvisation très imagée, très heureuse et tout à fait de circonstance, il a fait l'éloge de cet éminent journaliste : poète et auteur, il a fixé ses pénates à la Corniche Vendéenne. Puis M. Ganacheau, avec son talent habituel de poète et d'auteur, a lu une vibrante poésie consacrée à la Vieille Vendée, par M. Quinel.

Des applaudissements chaleureux ont salué ces deux discours. Nouvel air de musique comme intermède.

C'est alors que M. Le Président du E.S.S.I. du Hâvre-de-Vie, délégué spécial du Touring-Club, a fait la remise officielle de l'Escalier à la commune de St-Hilaire-de-Riez, en la présence de M. Le Maire.

Il a prié la Municipalité de cette commune d'y veiller toujours et de protéger cette œuvre d'initiative. Il a mis sous la sauvegarde des habitants de la côte cet ouvrage d'art de la mer, ouvert à la fois pour le tourisme et les

habitants agriculteurs et pêcheurs de Sion et des Bussoleries.

On a procédé, à ce moment, aux vigoureux applaudissements de tous, à la section du cordon symbolique aux couleurs tricolores que les vaillants animateurs de cette petite cérémonie avaient temporairement placé à l'entrée de

cette voie nouvelle, annexe de la future grande route de la Corniche.

Les deux extrémités du cordon étaient tenues par deux enfants : la fille de Mr Lefrançois, président du Syndicat des Intérêts de Sion, et le fils de Mme Gotié (Gautier), de Nantes.



Collection Anne-Marie Médan

Les jeunes marraine et parrain accompagnés de leurs mamans, Mmes Lefrançois et Gautier
A l'arrière-plan, le rocher dit *La Roche Percée*.

Après avoir sectionné le cordon tricolore, M. Le Président déclara le passage ouvert. Il s'engagea le premier dans l'escalier de 25 marches qui va de

la falaise vers la plage du Chaos, et de suite se dirigea vers la mer, suivi d'une foule nombreuse.

8, Sion, près Croix-de-Vie — Vue d'ensemble des Rochers dit « Le Chaos » et la Roche Percée



N.P, Editeur à Croix-de-Vie - Fonds de l'auteur

Détail des rochers nommés *Le Chaos* et *la Roche Percée* (fendue lors de la tempête de 1948). Sur la plage, à marée basse, de gauche à droite : Mmes Gautier, Lefrançois et ? . - 70 ans après, il est difficile de reconnaître ces rochers.

Il expliqua plusieurs curiosités géologiques, entre autres la « **Baig-noire des Bébés** » voisine.

Le cortège remonta ensuite sur la falaise pour se diriger vers l'« Hôtel de la Corniche Vendéenne » où un Vin d'honneur était offert par le Syndicat des Intérêts de Sion.

Un toast fut porté par M. Dittièrre aux assistants.

Puis M. Quinel se chargea de chanter la chanson de « L'Escalier de Sion », sur l'air de « La Madelon ».

LA CHANSON DE L'ESCALIER DE SION (sur l'air de la Madelon)

I

Dans l'monde entier, il y avait sept merveilles
Les Pyramides, le Sphinx, la Tour Eiffel
Le Sacré Cœur et – beauté sans pareille
Le Dôm' Doré de Messieu Dufayel
Y'avait des trucs mégalithiques
Des gis'ments dans l'genr' de Glozel
Un tas d'machins préhistoriques
Du vrai de vrai, d'l'artificiel

Mais v'la que tout à coup
Sorti d'on ne sait d'où
Il vient d'naître un chef-d'œuvre qui va surpasser tout

REFRAIN

Car nous avons, sur la Côt' Vendéenne
Le fin du fin comme architectural
C'est l'TOURING qui nous en fit l'étrenne
Et c'est un truc qu'est pas banal
Style inédit, c'est un vrai phénomène
Il est fait d'march's qui rejoign't des paliers
Il s'dénomm', faut à tous qu'on l'apprenne
L'Escalier (trois fois)

II

Cet escalier n'a maintenant qu'un étage
Mais il paraît – le fait est très réel
Que M'sieu BILLON va l'monter jusqu'aux nuages
Pour tous les gens qui voudront voir le ciel
Et grâce à l'énergie active
Du sympathique Docteur BAUDOUIN
Son SYNDICAT D'INITIATIVE
Parl' de mener encore plus loin

Vu des quatr' coins du Glob'
Elégant et très snob'
Sûrement il détrôn'ra l'Echelle de Jacob

REFRAIN

Car nous avons, sur la Côt' Vendéenne
Sur l'Océan, un accès breveté
D'puis 5 ans, sur tout's les mers qu'il traîne
Alain Gerbault l'a r'péré
Mais, désormais, seront finies ses peines
Lui qui n'savait par quel bout aborder
A l'Avenir ! Il trouvera quell' veine
L'Escalier (trois fois)

III. (patriotique)

Quand un d'ces jours nos alliés d'Amérique
Se montreront quelque peu exigeants
Pour réclamer, à la date fatidique
Un' bonne partie de c'qu'on leur doit d'argent
S'ils font lâcher dans l'Atlantique
Tout' leur flott' de gros cuirassés
Pour nous effrayer, c'est « bernique »
En France, ils pourront pas entrer

Entre Croix d'Vie et Sion
But de leur expédition
Ils trouv'ront sur la Côt' l'élite de la Nation

REFRAIN

Car nous avons, sur la Côt' Vendéenne
De vieux poilus, qui sauront les r'fouler
Y a DITTIÈRE, QUINEL. GRANDS capitaines
Qui les r'pouss'ront sans tarder
Oui, pour atteindre notre Franc' souveraine
Il n'est qu'un chemin, connu du monde entier
Pour le prendre... Il faut d'abord qu'ils prennent
L'Escalier (trois fois)

LEVENT – DEHIN
Août 1929

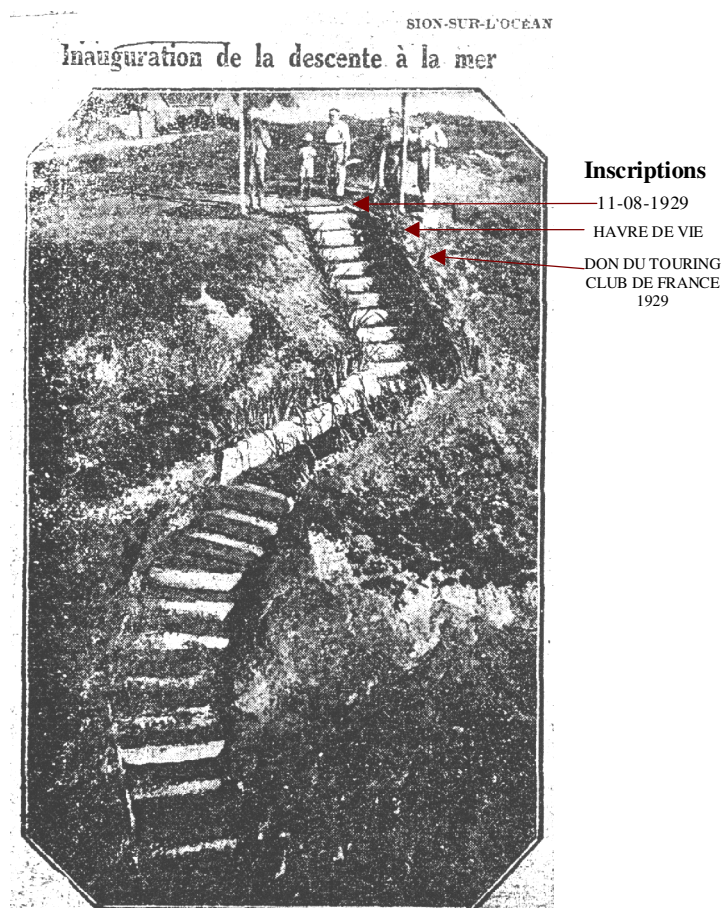
Fonds Anne-Marie Médan

« Cet escalier de descente à la mer débute sur le haut de la falaise par une plate-forme d'accès de 2 mètres de long et de 1 m 60 de large. Un couloir de 11 marches mène à un palier à pente fort légère, construit en ciment entre deux murettes peu élevées.

Après quelques nouvelles marches en ciment, on arrive à d'autres taillées dans le schiste friable qui décrivent une spirale pour suivre le couloir du rocher.

Comme nous l'avons dit, cet ensemble de 25 marches, vu de la plage, fait un très joli effet.

Souhaitons que l'Océan respecte cette partie fragile le plus longtemps possible, et n'oblige pas à faire intervenir de nouveau le cimentier. »

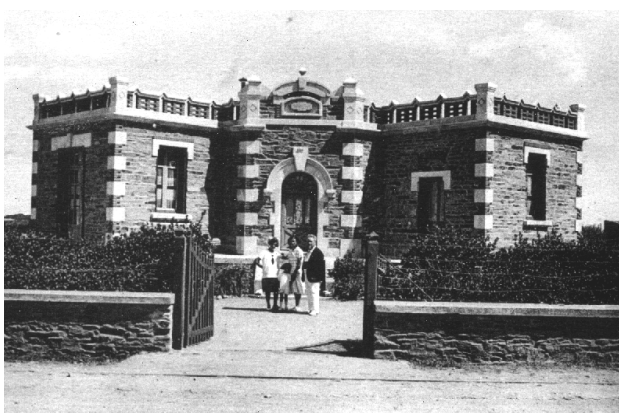


Cliché qui accompagne l'article de journal paru dans *Le Phare*

Documents n° 4 : cartes postales illustrant une partie de la Corniche Vendéenne

Après avoir découvert ce « chef-d'œuvre », l'assistance se rendit à l'Hôtel de la Corniche, distant de 800 mètres, où le vin d'honneur fut offert. Ce petit parcours permit aux invités de découvrir, ou d'admirer de nouveau, les villas qui bordaient la côte faite de rochers bizarres et fantastiques. Aujourd'hui, si nous effectuons la même promenade, nous avons une toute autre vision car beaucoup de ces chalets ont disparu : les premiers pour avoir été détruits ou sinistrés en partie durant l'Occupation puis non reconstruits, ou rebâti dans un style différent, les autres vendus et remplacés par des immeubles. Presque tous les espaces naturels ont disparu, occupés désormais par « ces nouvelles constructions à étages ».

A l'aide de photographies, nous avons pu reconstituer une partie du paysage côtier de l'époque. Ainsi, en face de l'escalier, se trouvaient les villas *Malgré Tout*, détruite « pour nécessité militaire » par les Allemands durant l'Occupation, et *La Vendéenne*.



« Malgré Tout »

Collection Jules Robuchon, fonds de l'auteur



« La Vendéenne »

Extraits d'une carte postale de la collection Jules Robuchon, fonds Michèle Barreau

L'assistance se dirigea vers Croix-de-Vie pour se rendre à l'Hôtel de la Corniche en empruntant le chemin de sable où passait le tramway. Elle laissa à gauche (pas de construction à droite), les villas *La Roche Percée* et *Les Genêts*, actuellement les immeubles *Force 5*, *Cap Hornier* et *Cap au Sud*, puis *Les Falaises*, toujours présente.



« La Roche Percée » et « Les Genêts »

Extrait d'une carte postale de la collection Jules Robuchon, fonds Michèle Barreau



« Les Falaises »

A gauche, les grands-parents paternels d'Anne-Marie Médan, fonds A.M. Médan

Les invités passèrent devant *Le Cottage*, villa où Madame Médan est née. Nous n'avons pas de photo ancienne de ce chalet, mais à ce jour, seule la partie la plus basse a été ajoutée.

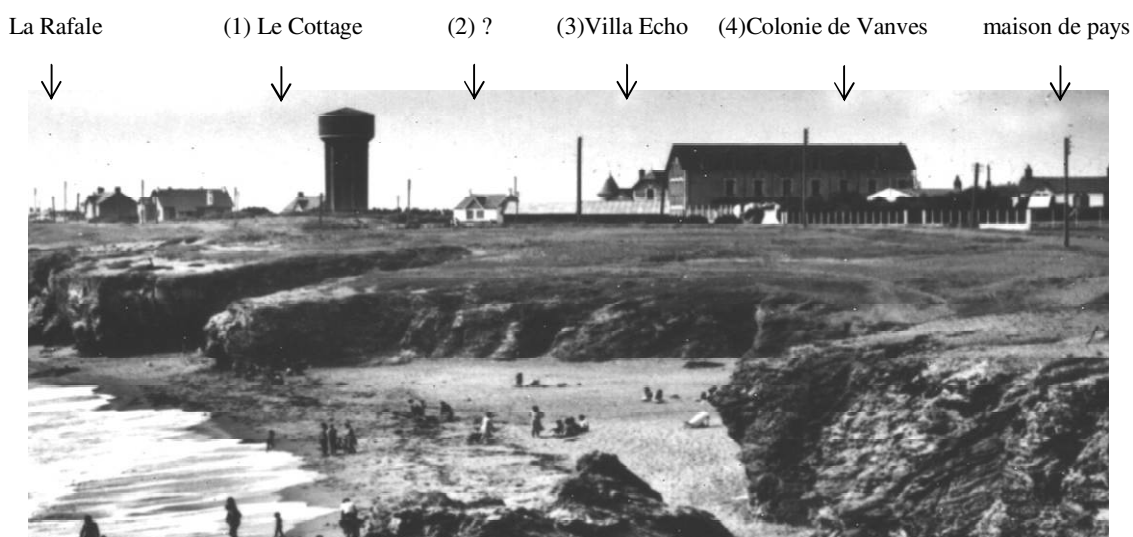


Le Cottage
Extrait d'une photo aérienne 1997



L'Immensité, La Rafale, Ker Pourquoi-Pas
Collection N.P., éditeur, Croix-de-Vie – Fonds Michèle Barreau

Un peu plus loin, les promeneurs longèrent une suite de villas (cliché ci-dessus) dont *L'Immensité*, *Ker Pourquoi-Pas*, *La Rafale*. Ces constructions, bâties dans le même style, c'est-à-dire avec le toit comportant un ou deux petits frontons triangulaires en façade, ont été remplacées par des habitations plus modernes. Puis une maison un peu isolée a fait place à l'imposant immeuble *Plein Sud* ; ensuite la jolie *Villa Echo* qui fait partie maintenant des bâtiments du CCAS et vient après la maison de repos dite la *Roche-Trouée* dont la propriétaire, Mme Déséchaliers, faisait la publicité suivante : « *Admirablement bien situé, jouissant d'un air incomparable, cet Établissement prend des Pensionnaires toute l'année. Spécialement recommandé pour Enfants et jeunes Filles anémiées, ayant besoin de grand air et de régimes spéciaux sous surveillance médicale. Soins maternels. Les parents sont régulièrement renseignés sur l'état des Enfants confiés à la garde de l'Établissement. La maison n'accepte pas de contagieux* ». Cet établissement devint ensuite la colonie de Vanves pour être transformée finalement en immeuble, le *Bora Bora*.



Collection Artaud Frères, avenue de la Close, Nantes - Fonds de l'auteur
La photographie ci-dessus nous montre le paysage de la Corniche dans les années 1950. Il avait peu changé depuis les années 1930.

Enfin, avant d'arriver à l'Hôtel de la Corniche, l'assistance découvrit, faisant suite à un paysage désertique, deux ou trois maisons de pays abritées des vents côtiers. L'hôtel, avec sa vue imprenable sur la mer, marqua la fin du petit parcours.



L'Hôtel de la Corniche et le chalet *Remember* qui sont actuellement encastres entre des immeubles récents
Collection Jules Robuchon – Fonds Michèle Barreau

Ces trois vues aériennes qui se suivent, prises en 1997, donnent un bon aperçu de l'intense urbanisation qui a transformé le paysage de la *Corniche Vendéenne*.



Escalier *Le Rouf* *Force 5* *Les Falaises* (1)*Le Cottage* (2)*Plein Sud* CCAS



(3)*Villa Echo* (4)*Bora Bora* *Atlantide* *La Corniche*



La Plage *Hôtel de la Corniche*
Cliché de la mairie de Saint-Hilaire-de-Riez

Remember et les immeubles Merlin « *La Corniche d'Or* »

SAINT-HILAIRE-DE-RIEZ

L'Escalier de la Corniche

On signale que, depuis quelque temps, l'Escalier de la Corniche Vendéenne, édifié avec une subvention très importante du Touring-Club de France, sert désormais à la montée de matériaux de construction et d'empierrement.

En effet, il existe, à côté de l'entrée et près de la borne, un amas de pierres, de schiste, qui va tous les jours en augmentant.

Nous nous permettons de faire remarquer que cet escalier a été construit exclusivement pour les besoins du Tourisme et des Pêcheurs. Le chemin d'accès au Chaos n'a pas été fait pour les entrepreneurs de transport de galets de mer ou de pierres de construction ou de sable maritime ! A force de grimper des pierres de gros volume sur les marches taillées dans le schiste, on les usera très vite. Et ce n'est pas dans ce but que la dépense a été faite. Nous signalons d'ailleurs au Touring-Club l'usage que l'on fait de la construction due à son initiative et à sa caisse. Il faut qu'on sache qu'il est défendu de s'en servir comme ascenseur de matériaux, pris d'ailleurs dans un point à respecter.

La Corniche est classée comme site.

On signale que, depuis quelque temps, l'escalier de la Corniche Vendéenne, édifié avec une subvention très importante du Touring-Club de France, sert désormais à la montée de matériaux de construction et d'empierrement.

En effet, il existe, à côté de l'entrée et près de la berge, un amas de pierres, de schiste, qui va tous les jours en augmentant.

Nous nous permettons de faire remarquer que cet escalier a été construit exclusivement pour les besoins du TOURISME et des PÊCHEURS. Le chemin d'accès au Chaos n'a pas été fait pour les entrepreneurs de transport de galets de mer ou de pierres de construction ou de sable maritime ! A force de grimper des pierres de gros volume sur les marches taillées dans le schiste, on les usera très vite. Et ce n'est pas dans ce but que la dépense a été faite. Nous signalons d'ailleurs au Touring-Club l'usage que l'on fait de la construction due à son initiative et à sa caisse. Il faut qu'on sache qu'il est défendu de s'en servir comme ascenseur de matériaux, pris d'ailleurs dans un point à respecter

La Corniche est classée comme site.

2 - le 1 août 1931

SION SUR L'OCEAN

L'ESCALIER DU TOURING-CLUB

Depuis que l'escalier de descente à la mer du Touring-Club a été installé au Chaos, à Sion, il est remarquable de constater qu'un nombre considérable de touristes s'arrêtent désormais à ce niveau pour admirer le paysage et descendre sur la grève où il y a d'ailleurs des curiosités naturelles très intéressantes. Ce sont surtout les autocars d'excursions dont les guides sont prévenus et les autos particulières qui bénéficient de cet escalier dû à la générosité de notre grande Association touristique.

Le Syndicat d'Initiative surveille avec grand soin cette installation précieuse et veille à ce que les abords de la descente ne soient pas encombrés par des tas de pierres ou autres dépôts. Il y a une barre au voisinage, mais c'est plusieurs qu'il faudrait pour donner satisfaction à tous les visiteurs.

L'ESCALIER DU TOURING-CLUB

Depuis que l'escalier de descente à la mer du Touring-Club a été installé au Chaos, à Sion, il est remarquable de constater qu'un nombre considérable de touristes s'arrêtent désormais à ce niveau pour admirer le paysage et descendre sur la grève où il y a d'ailleurs des curiosités naturelles très intéressantes. Ce sont surtout les autocars d'excursions dont les guides sont prévenus et les autos particulières qui bénéficient de cet escalier dû à la générosité de notre grande Association touristique.

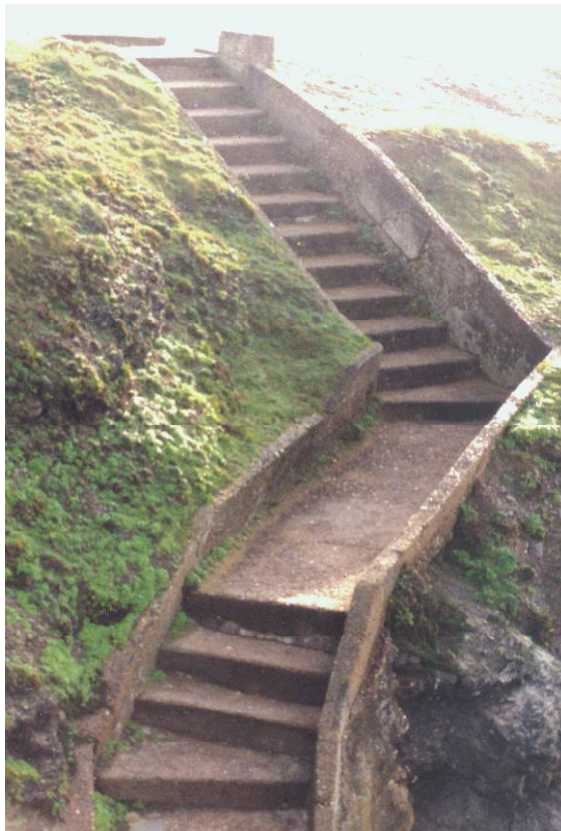
Le Syndicat d'Initiative surveille avec grand soin cette installation précieuse et veille à ce que les abords de la descente ne soient pas encombrés par des tas de pierres ou autres dépôts. Il y a une barre au voisinage, mais c'est plusieurs qu'il faudrait pour donner satisfaction à tous les visiteurs.

L'ESCALIER FÊTERA BIENTÔT SES 72 ANS

Durant ses soixante-douze années d'existence, « notre merveille » a été foulée par des milliers et des milliers de promeneurs, ce qui a nécessité quelques travaux d'entretien. Les marches taillées dans le schiste ont dû être renforcées par du béton armé, et l'ensemble a été consolidé.

Certes, l'océan non plus n'épargne pas ce site qui ne cesse de s'éroder sous ses assauts, mais ce modeste ouvrage accueillera durant bien des décennies encore la foule des visiteurs.

Durant des siècles, le paysage naturel de la Corniche avait peu bougé. La création en 1929 de l'escalier annonçait – sans que les acteurs ne le sachent – l'avènement d'une nouvelle ère, celle des grands aménagements du littoral par l'homme. En effet, depuis les années soixante, les bâtisseurs sont à l'œuvre. La densité et l'importance des volumes construits – dont témoignent avec éloquence les photos aériennes de la page 31 – ont complètement, ici comme ailleurs, bouleversé notre paysage côtier où la foule se presse à la belle saison, durant deux à trois mois par an.



L'escalier en décembre 2000, cliché de J.P. Bouffet

Colette GENGOUX

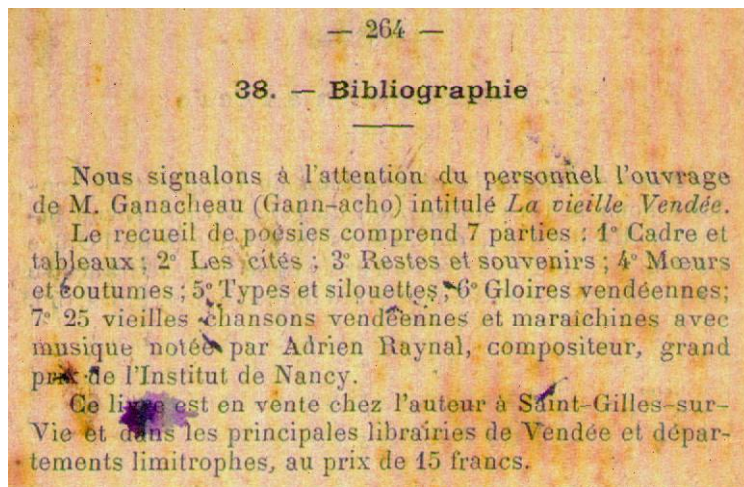
L'auteur remercie chaleureusement Madame Anne-Marie Médan, l'Association la Livarde, le service d'Archives de la Mairie de Saint-Gilles-Croix-de-Vie (fonds Baudouin) et de Saint-Hilaire-de-Riez pour leur prêt de documents et tous ceux qui lui ont fourni des renseignements.

Nous invitons nos lecteurs à refaire cette petite balade, soit seul, soit au cours de visites de la *Corniche* organisées par notre Club Nature et Culture.

Annexes

N° 1 : M. Ganacheau lut une « poésie consacrée à la Vieille Vendée » (voir page 25).

Dans un *Bulletin de l'Instruction Primaire de la Vendée* des années 1920, nous avons trouvé cette présentation de l'ouvrage *La Vieille Vendée* publié par cet instituteur en retraite.



N° 2 : Alain Gerbault cité dans le refrain n°2 de la chanson (voir page 27).

A – Article du 2 août 1929 paru dans le journal *Le Phare* : « L'arrivée d'Alain Gerbault au Havre... avec à bord, un matelot de l'avis « Ailette », navire envoyé par la Marine au devant du cotre, le *Fire-Crest*... » et le 6 août : « Remise de la rosette d'officier de la légion d'honneur au « solitaire de la mer », par le capitaine de vaisseau Nivot, à bord du contre-torpilleur « Adroit ».

B - Article du 31 juillet 1998 paru dans *Pèlerin Magazine* : *Le Grand Journal du Siècle*, année 1929.

ALAIN GERBAULT Le tour du monde en solitaire

Il a pris le chemin des ecoliers pour tourner autour du globe, sur son cotre de 11 mètres, le *Firecrest*.

Il part de Cannes le 25 avril 1924, pour Gibraltar. Ensuite, New York, Panama, Tahiti, les Nouvelles-Hébrides, Le Cap. Mais sur son parcours, il s'offre des escales : huit mois... à Paris, plus de deux mois à New York. Il arrive au Havre le 31 juillet de cette année.

Alain Gerbault a 36 ans. Tennisman de haut niveau, il a déjà traversé l'Atlantique en solitaire. Sa popularité s'accroît quand le parolier Albert Willemetz écrit, sur des airs à la mode, pour la délicieuse Yvonne Printemps, le « Pot-pourri d'Alain Gerbault » :

« Bonsoir, Madame
la lune, bonsoir
C'est votre ami Gerbault
qui vient vous voir »...



Alain Gerbault, à son retour au Havre.

31 juillet 1929

S'il venait à disparaître cela signifierait : pas de deuxième étage (deuxième refrain). Regret ! Les participants du Vendée Globe ne pourront jamais l'apercevoir dans leur course autour du globe.

Après enquête, nul n'a vu « de gros cuirassés américains pour nous effrayer » (refrain patriotique), mais des « berniques », oui !

LE JEUDI 16 SEPTEMBRE 1943, UN BOMBARDIER AMÉRICAIN S'ÉCRASAIT AU "CHAMP GAILLARD"

Jeune homme, Louis Gouraud, habitait Palluau ; il vit le 27 mars 1944 un bombardier américain en perdition passer au-dessus de lui et aller s'écraser violemment en forêt d'Aizenay. En 1993, médecin spécialiste établi à la Roche-sur-Yon et passionné d'histoire, il se lança dans une enquête de longue haleine sur cet événement. Il apprit que, sur les dix membres de l'équipage de ce B-17, quatre étaient morts et quatre avaient été faits prisonniers par les Allemands. Quant aux deux derniers, ils avaient pu s'échapper et ils avaient été cachés par des habitants à Venansault et à Thorigny.

A son instigation, l'année du cinquantenaire de la Libération, le 1er juillet 1995 en forêt d'Aizenay, sur le site de la chute, fut inauguré un Mémorial financé par le conseil général et la municipalité d'Aizenay. Ce fut l'occasion de retrouvailles très émouvantes entre des Vendéens et des Américains puisque le copilote Waite Law, un Texan, était présent avec à ses côtés la veuve de Julius Lederman, le pilote du bombardier ainsi que la veuve d'Herman Hermanson, le mitrailleur de tourelle.

Le Dr Gouraud, après avoir élargi son enquête, a recensé vingt-deux avions alliés tombés sur le sol vendéen durant ces années terribles. A l'occasion d'une conférence que le Dr Gouraud donna à la section histoire de l'AREXCPO, Jean-Claude Pelloquin, qui pendant la guerre habitait avec ses parents aux « Roselières », s'est souvenu d'un épisode de son enfance.

Lors d'une expédition de sa mère à la plage des Demoiselles pour pêcher des pignons, Jean-Claude se souvint avoir entrevu « un avion tombé dans un grand terrain plat... avec une aile ou une queue très relevée de biais ».

A partir de là, Mr Pelloquin a collecté ces dernières années les souvenirs de ses concitoyens, témoins de la chute de ce bombardier américain à la fin de l'été 1943. La gerbe de ces témoignages est présentée à la fin de cet article.

Ainsi, le récit que vous allez lire a été rédigé à l'aide des travaux du Dr Gouraud et des compléments recueillis localement par Monsieur Jean-Claude Pelloquin. Tout d'abord, il raconte les circonstances de l'atterrissage au « Champ Gaillard » - au nord de la commune de Saint-Hilaire-de-Riez - d'un B-17 de l'escadrille qui bombarda Nantes le jeudi 16 septembre 1943 dans l'après-midi, provoquant la mort de plus de onze cents personnes et saccageant de fond en comble plusieurs quartiers de l'ancienne capitale des ducs de Bretagne. Puis il évoque l'année de vie clandestine d'un jeune aviateur américain, Harold Lyberger, caché dans une ferme vendéenne de la commune de Saint-Hilaire-de-Loulay.

LA CHUTE DU BOMBARDIER AU « CHAMP GAILLARD

A Saint-Jean-de-Monts, depuis la défaite de juin 1940, *« des Allemands, il y en avait partout - se souvient Serge Teillet - ; ils étaient plus nombreux que les gens du pays. La Kommandantur était installée à la « Frégate ». Les Allemands occupaient tous les hôtels, ainsi que les colonies de vacances. Près de la plage, trois blockhaus avaient été construits. Et dans la forêt il y avait des camps de toile ; les soldats creusaient des trous dans les dunes pour y cacher leurs camions qu'ils recouvraient de branchages. Beaucoup de gradés logeaient chez l'habitant dans des pièces réquisitionnées. »*

Un vol en rase-mottes

A la mi-septembre 1943, c'était l'époque de la rentrée des classes. Ce jeudi après-midi 16 septembre, les écoliers étaient libres et jouaient comme à l'ordinaire. Le jeune Jacques, fils du boucher Victor Baud au centre-bourg, nous raconte : *« Cet après-midi là, je jouais dans un petit hangar avec un copain de mon âge quand un bruit très très fort nous effraya. Une fois sortis dans la cour, nous vîmes, venant de la direction de Notre-Dame-de-Monts, un énorme avion qui volait très bas. »*

Nous n'avions jamais vu un avion d'aussi près. Et je me souviens fort précisément que sur le côté une porte était ouverte et que son battant se balançait, heurtant la paroi de la carlingue.

Tous les deux, nous crûmes quelques dixièmes de seconde que l'avion allait heurter le clocher de notre église paroissiale. Mais non, l'engin passa quelques mètres au-dessus de la flèche. »

De son côté, Hubert Chevrier nous confie : *« C'était l'après-midi, nous*

étions à jouer près de la dune en haut du bourg. L'avion venait du côté du marais ; il n'est pas passé très haut au-dessus de nous. Ses moteurs ne tournaient pas rond. Nous l'avons vu qui descendait vers la "Plage des Demoiselles". »

Un atterrissage dans le sable

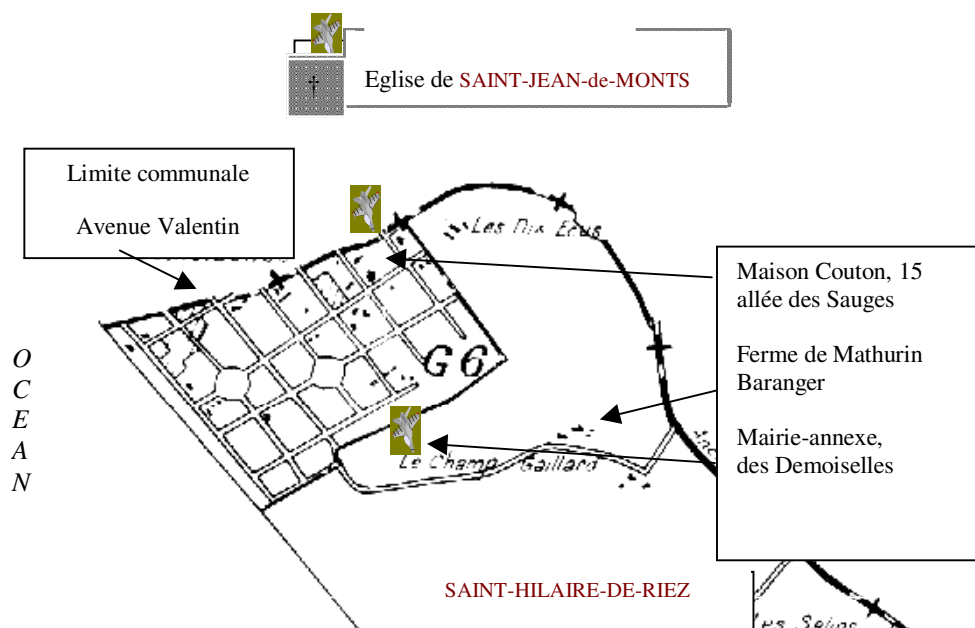
Des gens ont crié : « Il est tombé, il est tombé ! ». Alors on s'est mis à courir à fond de train à travers la dune. Quand on est arrivé, on était dans les premiers. Il n'y avait personne dans l'avion. On est monté dedans avec d'autres personnes qui arrivaient. »

A 38 ans, Mathurin Baranger exploitait une ferme au Champ Gaillard : *« J'étais à soigner mes brebis dans l'étable, dit-il ; j'ai entendu un bruit épouvantable. Je suis venu voir au bout de la grange. J'ai vu que l'avion était tombé dans les prés sablonneux, à peu près en face de l'actuelle mairie-annexe. Il n'est pas tombé loin des vaches qui étaient à paître dans le cours de l'ancien chenal.*

Quand il est arrivé, il est passé juste au-dessus de la ligne électrique qui longeait la route - l'actuelle avenue Valentin. Comme il perdait de la hauteur, il a étêté des peupliers. Puis il est tombé derrière la maison de la Couton.

Un moteur s'est détaché et est tombé sur le WC du jardin. Là, il a dévié un peu et l'aile est passée au-dessus de la maison. Il a rebondi plus loin, puis une autre fois, en avant du talus du pré. Puis une aile a coupé le talus ; l'aile a cassé. Il a viré en labourant le sol ; puis il s'est planté de côté, sur une aile.

Une tourelle de mitrailleuse s'est détachée et s'est mise en route toute seule. »



L'avion, mis en pilotage automatique, devait s'écraser en mer. Cet objectif, à quelques centaines de mètres près, n'a pas été atteint. Mais par chance, il ne tomba pas sur les maisons du bourg de Saint-Jean-de-Monts.

Les Allemands à la recherche des aviateurs ennemis

Serge Teillet était lui aussi accouru : *« J'ai pris mon vélo et je suis allé voir, mais les Allemands étaient arrivés sur place. »*

Et Hubert Chevrier s'en rappelle fort bien : *« Les Allemands sont arrivés presque aussitôt. Je crois qu'ils se sont enlisés avec leur camion car c'était dans un champ de maïs. Aussi, ils étaient tout énervés et ont crié : « Raoust, raoust ! »*

Un homme a posé un sac à bretelles sur l'épaule de mon frère qui avait six ans, il traînait à terre. Moi, qui avais dix ans, je suis parti avec une capote sur le dos ; j'étais entièrement couvert. Nous les enfants, nous sommes passés devant les Allemands, mais ils nous ont laissés tranquilles.

Mais ils ont pris des hommes qu'ils ont emmenés en prison. »

Et Philbert Arnaud précise : *« Le feu s'était mis dans l'herbe sèche de la prairie. Un homme, un ancien officier de l'aviation française qui était avec son ancienne tenue, est venu avec sa pelle pour essayer d'éteindre le feu. Quand les Allemands sont arrivés, ils l'ont emmené en*

prison. Croyaient-ils qu'il sortait de l'avion ? »

Mathurin Baranger conclut : *« Les Allemands ont cherché partout des aviateurs, mais ils n'ont rien trouvé. »*

Sur cette recherche des membres de l'équipage qui auraient pu s'échapper, Jacques Baud témoigne de son côté : *« Mon père, qui de par sa profession avait des contacts quotidiens avec les paysans du pays de Monts, apprit dans les jours qui suivirent que des patrouilles allemandes faisaient une fouille systématique du marais, inspectant chemins et fermes dans l'espoir de capturer d'éventuels aviateurs ennemis qui auraient sauté en parachute ; leurs efforts furent vains et pour cause... »*

Hubert Chevrier ajoute : *« Les jours suivants, nous sommes revenus quand les Allemands n'étaient pas là. Les grands garçons faisaient rentrer les plus petits dans les réservoirs avec de bons couteaux pour découper du caoutchouc qu'il y avait à l'intérieur. C'était pour mettre sous les sabots ; ça faisait moins de bruit que les clous et aussi ça ne perçait pas nos vélos quand on les perdait. »*

Quant à Mathurin Baranger, il dit : *« Nous avons ramassé plusieurs baquets de douilles, puis des balles non éclatées ; il y en avait de toutes les manières, incendiaires, traçantes, explosives. »*

En route vers la gare de Challans

Jacques Baud témoigne : *« Quelques jours plus tard, un convoi d'au moins deux gros camions traversa le bourg venant de Champ Gaillard en passant par l'avenue des Demoiselles et l'avenue de la Mer.*

Leurs remorques portaient l'une la carlingue avec son nez en forme de cigare et l'autre des débris d'ailes et des moteurs.

Les camions s'arrêtèrent un moment sur le sol sablonneux du Champ de Foire. Vous pouvez deviner l'état d'excitation que suscita chez mes copains et moi ce spectacle exceptionnel. Enfin, le convoi prit la route du Perrier pour se rendre à Challans. »

Monsieur Pierre Burgaud, ancien voilailler challandais a raconté au Dr Gouraud qu'il se souvenait qu'avec ses copains, et en particulier avec son ami Louis Claude Roux, le fils du quincailleur, âgé de 15 ans comme lui, avoir vu en gare de Challans les débris de la forteresse volante qui avait été découpée au chalumeau puis chargée sur toute une suite de wagons de marchandises.

Un mystère éclairci

Lors de sa patiente enquête, le Dr Gouraud a obtenu auprès des archivistes américains et britanniques des copies de rapports d'époque. Ils font apparaître que, durant l'après-midi du jeudi 16 septembre 1943, deux escadrilles s'envolèrent des aérodromes du sud-est de l'Angleterre avec pour mission de bombarder, la première les installations portuaires et industrielles de Nantes, la seconde la base sous-marine de la Pallice, à proximité de la Rochelle.

La première qui est mentionnée se compose de 131 avions de la 8^e US Air Force. Après avoir traversé la Manche, le groupe survola l'Est de la Bretagne. Au sud-est de Rennes des chasseurs allemands Messerschmitt attaquèrent, mettant plusieurs B-17 hors de combat.

Les rapports rédigés au retour de l'expédition précisent le point de chute de chacun des avions abattus. Un de ces rapports mentionne que tout l'équipage d'un des B-7 N° 423079 du 91^e Bomber Group, basé à Basing Bourn, au nord de Londres avait sauté en parachute à 15h56 – heure française – leur appareil étant en perdition au-dessus de l'estuaire de la Loire à une altitude d'environ 5 000 mètres. Les autorités notèrent que ce bombardier – mis en pilotage automatique – avait du s'abîmer dans l'Océan Atlantique, en zone côtière. Toutefois, un aviateur embarqué dans une autre forteresse volante affirma avoir vu ce B-17 s'écraser sur la terre ferme.

La deuxième escadrille envoyée ce jour-là bombarder le territoire français fut de taille plus modeste puisqu'elle ne rassemblait que 93 bombardiers. Six d'entre eux, qui appartenaient à la 3^e division aérienne, furent portés disparus, abattus par la chasse allemande. Un point capital pour notre dossier, ce raid se déroula vers 18 heures.

En 1996, le Dr Gouraud rencontra à Saint-Jean-de-Monts monsieur Mathurin Baranger qui, dit-il, avait bon pied bon œil, malgré ses 91 ans. Il témoigna sans hésitation *« qu'il était à peu près 16 heures, je soignais mes moutons dans la grange quand un grand vacarme extérieur me fit précipiter au dehors. »* où il découvrit les débris d'un bombardier américain. Ainsi – par recoupement – l'historien acquit la certitude que l'avion qui s'écrasa au Champ Gaillard ce 16 septembre 1943 appartenait bien à l'escadrille qui bombarda de manière très meurtrière ce jeudi après-midi la ville de Nantes.

Légende :

Nord de Londres : départ de l'escadrille

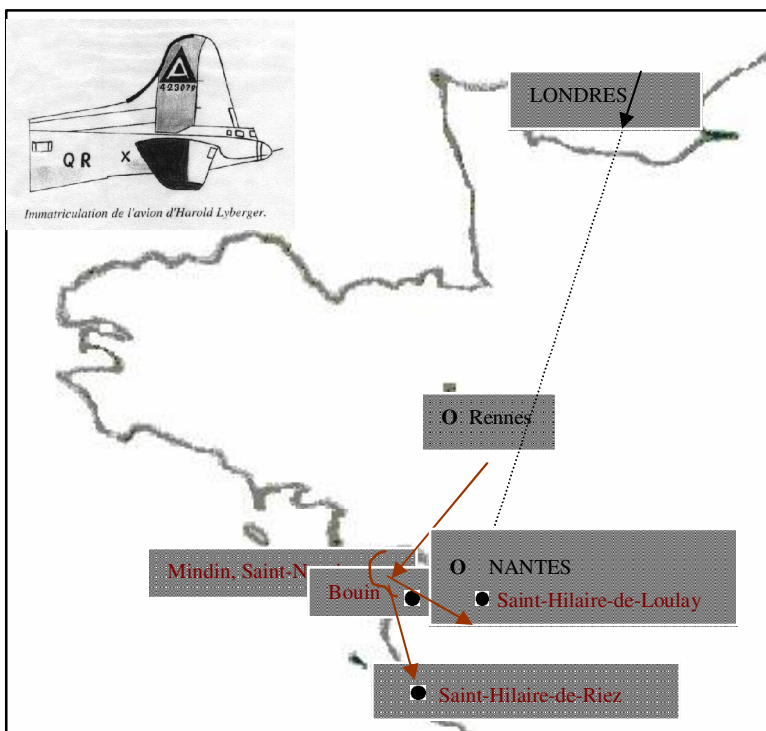
Sud-Est de Rennes : attaque de la chasse allemande

Mindin, Saint-Nazaire : saut de l'équipage du B-17 N° 423079

Saint-Hilaire-de-Riez : atterrissage de l'avion au Champ Gaillard à quelques mètres de l'océan

Saint-Hilaire-de-Loulay : Harold Lyberger est hébergé durant un an

Bouin : T.B. Bone, tombé en Loire, est retrouvé noyé



16 septembre 1943 – 2 septembre 1944

UNE ANNÉE DE VIE CLANDESTINE D'UN AVIATEUR AMÉRICAIN DANS UNE FERME DE VENDÉE

Après leur saut en parachute, huit des dix membres de l'équipage du Boeing 17 qui tomba au Champ Gaillard furent faits prisonniers par les autorités allemandes.

Un de leurs compagnons, T.B. Bone, mitrailleur central se noya. Trois semaines plus tard, Mr Crochet, pharmacien à Bouin, découvrit par hasard son corps échoué sur une plage. Sa dépouille fut enterrée au petit cimetière du port des Brochets, où avaient été enterrées des victimes du naufrage du *Lancastria*. Après la guerre, son corps fut transporté dans un cimetière militaire américain du midi de la France, près de Draguignan.

Le dixième homme était Harold Lyberger, âgé de 27 ans. Malgré sa tenue voyante, avec en particulier son blouson sur le dos duquel était imprimé en grosses lettres ALL AMERICA, ce mitrailleur de tourelle eut la chance d'échapper à

l'ennemi, pourtant à l'affût, en se cachant le jour et marchant la nuit.

Un premier soir, il fut chassé d'une ferme dont les cultivateurs craignaient d'être arrêtés par les Allemands.

Un deuxième soir, un viticulteur l'hébergea et le fit dîner ; pour le remercier, le jeune Américain lui offrit sa montre en or.

A la Preuille, chez les Guillet

Le dimanche 19 septembre, il arriva au château de la Preuille sur la commune de Saint-Hilaire-de-Loulay, un peu à l'est de la route nationale Nantes-La Rochelle. Ce château était alors la propriété de Mr et Mme Gaillard dont l'un des enfants, Alain Gaillard, cardiologue à Nantes, raconta à son collègue et ami, le Dr Gouraud, l'aventure d'Harold Lyberger.

« A proximité de ce château, la ferme de la Basse Preuille était exploitée par Mr et Mme Léon Guillet qui avaient quinze enfants. Marcel, un de leurs fils, âgé de 17 ans, trouva l'Américain errant dans les vignes et se nourrissant de raisins. Parlant quelques mots d'anglais, il le conduisit à la ferme familiale. Les Guillet lui donnèrent à manger et le firent dormir dans la grange. Mr Léon Guillet considéra qu'il était trop imprudent d'abriter longtemps l'aviateur américain car une colonie d'enfants était installée dans le château qui jouxtait sa ferme.

Aussi dès le lendemain matin, il conduisit le jeune homme chez son frère, René Guillet, qui exploitait, un kilomètre plus loin, la ferme de la Haute Preuille.

René Guillet et son épouse qui avaient quatre enfants hébergèrent Harold Lyberger la nuit suivante et lui préparèrent des provisions, dont une perdrix rôtie.

La sœur de René Guillet, avertie par ses frères, mit dans la confidence Mr Baudry, un résistant qui était son voisin. Mr Baudry leur demanda de garder quelques jours l'aviateur américain car il espérait pouvoir le faire récupérer par un avion anglais.

Mme Guillet habilla son hôte étranger avec des vêtements de son mari. Et elle disposa le pantalon et le blouson dans une caisse en bois qui fut enterrée en plein milieu d'un champ de topinambours.

Quelques semaines plus tard, une opération de récupération d'un aviateur allié échoua. Puis Monsieur Baudry - dénoncé par des voisins - fut arrêté par les Allemands et déporté à Buchenwald où il mourut. Heureusement, son épouse avait eu la présence d'esprit de faire brûler tous les papiers compromettants qui étaient cachés dans une lessiveuse. »

Une vie d'ouvrier agricole

« Les Guillet hébergèrent donc longuement, à leurs risques et périls, ce jeune soldat américain. Harold Lyberger

partagea la vie familiale pendant presque une année, participant aux travaux de la ferme.

Les Guillet lui donnèrent un lit neuf qu'ils venaient d'acheter. On le faisait passer pour sourd-muet et un peu « demeuré ». Il avait une fausse carte d'identité, au nom de Daniel Briand, fabriquée par Mr Joseph Caillé, Café du Four, 2 route de Saint-Joseph à Nantes.

Les Guillet étaient tout à fait conscients du danger qu'ils couraient. Leurs enfants, qui étaient encore petits, de 6 à 12 ans, auraient pu bavarder. Ils leur avaient fait la leçon, leur faisant comprendre que s'ils parlaient, ils seraient tous fusillés.

Un réseau de surveillance fut organisé avec quelques amis sûrs et il était convenu qu'à la moindre alarme, les Guillet seraient aussitôt prévenus, pour que l'Américain puisse s'enfuir en cas de danger. Un des enfants Guillet devait prendre sa place dans sa chambre, pour donner le change. Malgré les nombreux passages de visiteurs venant chercher des provisions à la ferme, tout se passa bien. Personne ne se douta de son identité, à l'exception d'une infirmière qui s'occupait des enfants de la colonie du château. A la fin du printemps 1944, elle multiplia ses visites et devina la vérité. Elle soigna Lyberger qui s'était blessé au cours de son travail.

Bien habitué à cette vie, le jeune Américain ne semblait pas malheureux. Un jour, passant le rouleau dans un champ, il chantait une chanson américaine. Un visiteur étant arrivé, Madame Guillet envoya aussitôt un de ses enfants pour lui dire de se taire.

Le soir, il apprenait un peu d'anglais aux enfants. Ne parlant pas lui-même le français et les Guillet ne parlant pas l'anglais, la communication n'était pas toujours facile. Elle se faisait souvent par gestes et mimiques, ce qui déclenchait souvent des fous rires.

Lorsque les Guillet sentaient qu'il avait le cafard, ils essayaient de

l'occuper ou de le distraire. Pour qu'il ne soit pas coupé du monde extérieur, ils allaient très souvent avec lui le soir à travers champs dans une ferme voisine, La Proutière, où vivait la sœur de Mme Guillet qui avait un poste de radio. Harold Lyberger pouvait alors écouter la B.B.C. de Londres. »

Libéré par ses compatriotes

« Lorsque les Américains eurent libéré Nantes, Lyberger demanda aux Guillet de déclarer sa présence afin de ne pas passer pour un déserteur. Il reprit ses vêtements que Mme Guillet avait cachés. Il avait grossi depuis un an et il ne put rentrer dans son pantalon ! René alla à bicyclette à Nantes et eut du mal à rejoindre les Américains, le pont de Pirmil ayant été détruit. Il demanda aux Américains de venir chercher leur compatriote. Ils devaient venir le mardi 5 septembre, mais ils passèrent à la ferme plus tôt que prévu, le samedi 2 septembre à 10 heures. Ils ne trouvèrent que Mme Guillet ; son mari et Lyberger étaient partis faire une course à Remouillé. Ils dirent à Mme Guillet qu'ils repasseraient le soir même, après avoir récupéré un prisonnier allemand à Cholet.

Madame Guillet s'en fut aussitôt à bicyclette prévenir son mari. Apprenant l'arrivée des Américains, Lyberger était fou de joie et sautait en l'air. Pour fêter la nouvelle, il but plusieurs verres de vin et, arrivé à la ferme, s'effondra sur son lit. En fin d'après-midi, il était de nouveau frais et dispos. Il y eut alors une petite fête à la ferme pour son départ. Des gâteaux avaient été préparés. Il y eut du champagne, mais la nouvelle s'étant répandue, il vint plus de 70 personnes, et les fermiers durent déboucher une cinquantaine de bouteilles de muscadet, le vin du pays.

Pendant ce temps, le prisonnier allemand ramené par les Américains était resté assis dans la Jeep et faisait grise mine. Il croquait des tomates crues. Quelques invités le narguèrent, certains

voulurent le frapper, mais Mme Guillet s'interposa, disant qu'elle ne permettrait pas cela chez elle.

Le mardi 5 septembre 1944, Lyberger était de retour dans son Unité en Angleterre où il fit son rapport. On lui demanda si, après son atterrissage en parachute, il avait vu ses autres camarades d'équipage. Il répondit qu'il ne les avait pas revus. Pour lui, la guerre était finie.



Christine et René Guillet

A la fin de la guerre, Monsieur et Madame Guillet reçurent du Général Eisenhower une lettre de remerciements pour conduite exemplaire et Monsieur René Guillet (décédé depuis lors) fut décoré à titre exceptionnel... du MÉRITE AGRICOLE !

Madame Christine Guillet qui vécut ses dernières années au Foyer Soleil de Saint-Hilaire-de-Loulay essaiera jusqu'au bout de revoir cet ami tombé du ciel, qu'elle avait hébergé durant un an, et qu'elle avait vu s'éloigner en Jeep, avec beaucoup de tristesse, le 2 septembre 1944.

Ce soir-là, à l'officier américain qui lui demandait de raconter comment il avait été traité durant son long séjour à la Preuille, Harold avait répondu avec émotion : « Comme l'enfant de la maison. »



« Harold Lyberger est au centre. A sa droite, l'homme à la pipe est le professeur Picard, médecin nantais très renommé ».

Conclusion

Merci au Docteur Gouraud pour son travail de recherche historique. Nous attendons avec impatience la sortie de l'ouvrage où il nous offrira la synthèse de ses travaux. Et merci aussi à Jean-Claude Pelloquin pour sa quête de la mémoire locale.

Que cet article marque notre gratitude collective – plus d'un demi-siècle après – pour tous ceux qui comme l'Américain T.B. Bone ou le Vendéen Baudry ont sacrifié leurs vies afin que nous retrouvions notre « liberté chérie », valeur suprême de nos démocraties occidentales.

Bernard de SINGLY

Annexes : témoignages collectés par Jean-Claude Pelloquin

Les témoignages cités dans l'article précédent sont une partie de ceux collectés par Jean-Claude Pelloquin. Nous vous en donnons l'intégralité en parler local.

1 - **Mathurin Barranger** (38 ans en 1943) qui habitait une ferme au *Champ Gaillard*, proche du point de chute.

I atoe aléntour de mes oualles dén la grénjhe ; i ai énténu in sacré barouf. I sés venu voer ou bout de la grénjhe. I é vu que l'aviun atéit dén lés praïes, à peü près in face de la mairie qu'oul at asture.

J'étais à soigner mes brebis dans l'étable ; j'ai entendu un bruit épouvantable. Je suis venu voir au bout de la grange. J'ai vu que l'avion était tombé dans les prés sablonneux, à peu près en face de l'actuelle mairie-annexe (des Demoiselles).

L'a pas tombé logn dous vaches qu'atiént à païte dén le « couréa ».

I é été voer, mé poet lonténp. Oussi-tout lés Aleméns s'avént trouvé à arive, pi : « Raoust, Raoust ! ».

Quént l'aviun at arivaï, l'at passé jhuste ou-dessus de la ligne électrique qui lonjhéit la route. Coume le baesséit, l'at'étaïtaï dous pllénés. Pi l'é venu tonbe darrère la mésun de la Couton.

In moteür s'a détachaï et a tonbé su le chiot'. Là, l'a deviraï in p'tit' pi là l'ale a passaï ou dessus de la mésun. L'a rebondi pu logn, pi ine àute foe avént la bouchaïe de la praïe. Pi ine ale a copé la bouchaïe ; l'ale a cassaïe. L'a virai pi l'a fét tot in éfoujhi ; pi le s'a piqué de coutaï su ine ale.

Ou s'a détaché ine tourelle de mitral-leüse qui s'a mise én route tote seüle. I avons ramassé pllusieürs baquétaïes de douilles, pi de balles poet petaïes ; oul én avéit de totes lés manières, incendières, tracéntes, ésplosives.

Lés Aleméns avént chérché pertot pr trouvèr dous aviateürs, mé l'avént rén trouvaï.

Il n'est pas tombé loin des vaches qui étaient à paître dans le cours de l'ancien chenal.

Je suis allé voir, mais pas longtemps. Aussitôt les Allemands sont arrivés, puis « *Raoust ! Raoust !* »

Quand l'avion est arrivé, il est passé juste au-dessus de la ligne électrique qui longeait la route (l'actuelle avenue Valentin). Comme il perdait de la hauteur, il a été des peupliers. Puis il est tombé derrière la maison de la Couton.

Un moteur s'est détaché et est tombé sur le WC du jardin. Là, il a dévié un peu et l'aile est passée au-dessus de la maison. Il a rebondi plus loin, puis une autre fois, en avant du talus du pré. Puis une aile a coupé le talus ; l'aile a cassé. Il a viré en labourant le sol ; puis il s'est planté de côté, sur une aile.

Une tourelle de mitrailleuse s'est détachée et s'est mise en route toute seule. Nous avons ramassé plusieurs baquets de douilles, puis des balles non éclatées ; il y en avait de toutes les manières, incendiaires, traçantes, explosives.

Les Allemands ont cherché partout des aviateurs, mais ils n'ont rien trouvé ».

2 - Philbert Arnaud, 19 ans en 1943, habitait Saint-Jean-de-Monts

Moe i croe que i atoe à ratissèr dous « grénds chous » dén ine peïce à Robért Charrèr. Tot d'in coup i é vu choul aviun qui venéit én rasént la dune. I m'ai dit' : « *Bé ! Bé ! Avour vat'i ? Bé ! Le va se sa-quèr dréit su la mésun à Coutinète* ».

Mé na, l'a rabalé lés taïtes de pllénés à Daras dén én fracas épouvéntablle, pi l'a touché tèrre avént la mésun.

Oul at in moteür qua tonbaï pi éfrisé le chiott. Cha du aljhèr l'ale dréite qu'a passé jhuste ou dessus de la mésun, l'a rebondi pllusieürs foes pi l'at copé la bouchaï dou couréa, pi chèle de la peïce de maïs à Maturane, pi le s'at arté in p'tit pu logn, avec ine ale ou la qüe én l'èr.

Moi, je crois que j'étais à ratisser des choux fourragers dans une pièce à Robert Charrier. Tout d'un coup j'ai vu cet avion qui venait en rasant la dune. Je me suis dit : « *Bé ! Bé ! Où va-t-il ? Bé ! Il va se jeter droit sur la maison à Coutinette* ».

Mais non, il a coupé les têtes de peupliers à Daras dans un fracas épouvantable, puis il a touché terre avant la maison.

Il y a un moteur qui est tombé, puis écrasé le WC du jardin. Ça a dû alléger l'aile droite qui est passée juste au-dessus de la maison. Il a rebondi plusieurs fois, puis il a coupé le talus du chenal et ensuite celui de la pièce de maïs à Mathurin. Puis il s'est arrêté un petit peu plus loin avec une aile ou la queue en l'air.

Oul avéït mis le fêï dén l'érbe seche de la praïe. In ome, in énciën oficié de l'armée française qu'atéït avec sa vèlle tenue, ét venu avec sa pèle assoer de tuèr le fêï.

Quént lés boches avént arivaï le l'avént cofraï.

Crosiént t'y que le sortiët de l'avion ?

Le feu s'était mis dans l'herbe sèche de la prairie. Un homme, un ancien officier de l'armée française qui était avec son ancienne tenue, est venu avec sa pelle pour essayer d'éteindre le feu.

Quand les Allemands sont arrivés, ils l'ont emmené en prison.

Croyaient-ils qu'il sortait de l'avion ?

3 - Hubert Chevrier, dix ans en 1943, habitait Saint-Jean-de-Monts

Vous souvenez-vous de l'avion qui est tombé pendant la guerre au Champ Gaillard ?

Si i m'en rapele ! Ch'atéït dén la sraïe. I ations a nous amusèr su le bord de la dune én jhàut dou borc de Sén-Jhén. I l'avons vu venir. Le venéït de vèrs le maroe. Pi l'a pas passé jhàut ou dessus d'éntrenous. Lés moteùrs viriént pas rond. I l'avons vu qui s'en allét descéndént vèrs la Pllajhe dous Demoèsèles.

Dous monde avént jhuchaï : « *L'ét tonbaï ! L'ét tonbaï !* ». Alors i nous avons mis à courir à fond de trane à travèrs la dune. Quént i avons arrivaï, i ations déns lés proumèrs. Oul avéït persoune dén l'avion. I avons gravé dedén avec dous àutes mondes qu'ariviént.

Lés Aleménds avént arivaï presque oussitout'. I croe que le s'avént énrachaï avec lut camion, pasque chatét dén ine peïce de maïs, alor l'atiént tot énérvai, é : « *Raoust, Raoust !* ».

Oul at' ine ome qu'a mis ine musète su l'épale a mon frare qu'avét sis éns. Le traïnéït a tère. Moe, i avoe dis éns, i sés parti avec ine capote su men échine ; i atoe abriaï. Éntrenous lés gosses, i avons passé devént lés Aleméns, mé le nous avént laessé trénquile.

Mé l'avént pris dous omes que l'avént énenai én prisun.

I sons revenu quént lés boches atiént poet là. Lés grénds fésiént réntchèr lés pus p'tits déns lés réservoirs avec dous bons coutéas pr découper dou caoutchouc. Pr méte debas lés bocouères ; ché féséït moén brit que les djiñcuns pi ché percét poet lés vélos quént on lès pérdeït.

Si je m'en rappelle ! C'était l'après-midi, nous étions à jouer près de la dune en haut du bourg de Saint-Jean-de-Monts. L'avion venait du côté du marais ; il n'est pas passé haut, au-dessus de nous. Ses moteurs ne tournaient pas rond. Nous l'avons vu qui descendait vers la *Plage des Demoiselles*.

Des gens ont crié : « Il est tombé, il est tombé ! ». Alors on s'est mis à courir à fond de train à travers la dune. Quand on est arrivé, on était dans les premiers. Il n'y avait personne dans l'avion. On est monté dedans avec d'autres personnes qui arrivaient.

Les Allemands sont arrivés presque aussitôt. Je crois qu'ils se sont enlisés avec leur camion car c'était dans un champ de maïs. Aussi ils étaient tout énervés et ont crié : « *Raoust, Raoust !* »

Un homme a posé un sac à bretelles sur l'épaule de mon frère qui avait six ans, il traînait à terre. Moi, qui avait dix ans, je suis parti avec une capote sur le dos ; j'étais entièrement couvert. Nous les enfants nous sommes passés devant les Allemands, mais ils nous ont laissés tranquilles.

Mais ils ont pris des hommes qu'ils ont emmenés en prison.

Nous sommes revenus quand les Allemands n'étaient pas là. Les grands faisaient rentrer les plus petits dans les réservoirs avec de bons couteaux pour découper du caoutchouc. C'était pour mettre sous les sabots ; ça faisait moins de bruit que les clous et aussi ça ne perçait pas nos vélos quand on les perdait.

En visite sur les lieux :

Là (près de l'Avenue Valentin), oul avéit ine ligne électrique. L'aviun a cassé ine taîte de poteau, pi là (à gauche derrière l'Allée des Sauges), oul avéit ine rénjhaï de peupliés, le lés a tortots tallai à 4 à 6 mètres de jhàut'.

L'a touché tère pu logn jhuste avént le chiott de la mésun à Couton qu'atét la dernière. Én touchént tère oul at in moteür qui s'at détachaï pi qu'a tonbaï su le chiott. L'aviun a rebondi pplusieürs foes pi le s'at artai dén ine peïce à pitète 50 m au sud de la mairie-annexe asture.

Là (près de l'Avenue Valentin), il y avait une ligne électrique. L'avion a cassé une tête de poteau, puis là (à gauche derrière l'allée des Sauges), il y avait une rangée de peupliers, il les a tous taillés à 4 à 6 mètres de haut.

Il a touché terre plus loin, juste avant le cabinet de la maison à Couton qui était la dernière (15 allée des Sauges). En touchant terre il y a un moteur qui s'est détaché puis qui est tombé sur le WC. L'avion a rebondi plusieurs fois puis il s'est arrêté dans une pièce de terre à peut-être 50 mètres au sud de la mairie-annexe actuelle

En visite sur les lieux :

Bibliographie

- La Fin de la Rabinaïe :

N° 124, mai 1996, pages 16-17-18 : Louis GOURAUD : Un Américain, émule de la duchesse de Berry, au château de la Preuille.

N° 125, juin 1996, pages 2 et 3 : Louis Gouraud : L'avion d'Harold Lyberger retrouvé en Vendée

- *Presse Océan*, supplément de 1944 : Les bombardements de Nantes du 16 et 23 septembre 1943

- *1940-1944 Nantes, Les Bombardements*, Patrick Thomas, éditions C.M.D. (154 pages avec de nombreuses photos)

Caractéristiques du B-17 surnommé « Flying Fortress » (Forteresse Volante)



Cliché US Army

Constructeur : Boeing - Essai du prototype : 28 juillet 1935

Différentes modifications, puis en 1943 :

- équipe de dix hommes,
- quatre moteurs Wright Cyclone de 1 200 CV chacun, vitesse maximale 462 km/h,
- rayon d'action de 3 220 km avec 2 722 kg de bombes, poids à vide de 16 391 kg (plus de 16 tonnes),
- envergure (largeur maximum) de 31,62 m, longueur 22,78 m, hauteur 5,82 m.
- il lui fallait 37 mn pour monter à 6 000 m et son plafond était de 10 000 m. Son armement comportait des tourelles à mitrailleuses jumelées de 12,7 mm sous le nez, derrière le cockpit, sous le ventre et dans la queue ; plus des postes de tir à une seule mitrailleuse de chaque côté du nez, au-dessus du compartiment radio et de chaque côté de la queue. La charge maximale de bombes était de 7 983 kg.

DES SENTIERS D'EAU AU BITUME

Les moyens de déplacement dans le « Marais Doux »

Le promeneur qui traverse le « Marais Doux » de Saint-Hilaire-de-Riez et de Notre-Dame-de-Riez, l'été, apprécie le calme de la campagne, la richesse de la faune et de la flore, ainsi que le bon état des routes et des chemins qui quadrillent ce marais. Il ne peut pas imaginer les conditions de vie des habitants, surtout les difficultés de déplacement de la fin du XIX^e siècle et de la 1^{re} partie du XX^e.

Les évocations qui vont suivre ont pour but de montrer l'état d'isolement dans lequel vivaient les Maraîchins ainsi que l'ingéniosité dont ils ont dû faire preuve pour s'adapter à une réalité difficile.

LES CHARRAUDS

Dans la première moitié du XX^e siècle, il existait peu de routes, sauf celles qui reliaient les bourgs entre eux. A la belle saison, le moyen de déplacement était la « charraud », c'est-à-dire le chemin qu'empruntaient les charrettes.

Les charrauds étaient de piètres chemins. Les roues y creusaient des ornières en permanence, qui les rendaient très vite humides à la mauvaise saison. A l'inverse, l'été, le sol était très dur.

A la fin du XIX^e siècle, l'entretien de ces charrauds, classés chemins ruraux, exigeait une attention constante de la part de l'autorité municipale et de la Commission syndicale des Marais. La Mairie se faisait, en la circonstance, le relais des Préfets qui ont travaillé, au moyen de nombreux rapports et instructions, à l'amélioration des voies de communications de la Vendée, tout au long du XIX^e siècle. Le 20 juillet 1881, face à la dégradation des chemins ruraux, Monsieur Barotin, maire de Saint-Hilaire-de-Riez, fait paraître un arrêté qui régit l'utilisation et l'entretien des charrauds communales et des fossés. Les droits et devoirs des propriétaires riverains y sont clairement définis (voir document page suivante).

Malgré tout, ces chemins restaient difficiles d'accès à la mauvaise saison.

Des pétitions étaient adressées régulièrement à la municipalité, demandant une amélioration de l'état des chemins.

Voici un extrait de la séance du conseil municipal du **19 août 1888**, relatif à une pétition :

« Le Président communique à l'assemblée une pétition de quelques habitants de cette commune, lesquels demandent l'amélioration des chemins de marais dits charrauds ; il communique aussi au Conseil le rapport du Service vicinal sur cet objet et le prie de délibérer et sur ce rapport et sur la pétition elle-même.

Le Conseil reconnaît la nécessité d'améliorer quelques chemins dans le Marais, sans espérer mettre ces voies au-dessus des eaux. Les ressources jusqu'à ce jour n'ont pas permis de mettre plus de moyens pour cet objet.

Le Conseil est d'avis de surseoir, pour le moment, faute de ressources, à donner suite à la pétition en date du 10-6-1888, tout en priant Mr le Préfet, s'il a des ressources disponibles pour des travaux publics, à vouloir bien en disposer en faveur de la commune. »

Arrêtés :

En ce qui concerne les chemins ruraux ordinaires :

— Art. 1^{er}. — Il est interdit de dégrader les chemins ruraux, d'y enterrer des pierres, terres ou gazons, d'y faire sur le sol aucune construction ou travail non autorisé, d'y faire des dépôts nuisant à la sûreté ou à la commodité du passage ou à la sécurité publique ;

Les branchages des arbres ou des haies seront élagués toutes les fois qu'ils forment obstacle à un passage.

Il est interdit de curer les fossés limitant les propriétés privées sans que la moitié de la terre soit jetée sur le chemin et régaliée d'une manière uniforme sur le milieu de la voie.

Cependant le propriétaire aura droit à lever la moitié de ces terres si un fossé déjà ancien existe et que la mitoyenneté de ce fossé avec la voie publique soit reconnue.

Il est formellement interdit de creuser les fossés bordant les chemins sur le sol de ces mêmes chemins.

— Art. 2. — Les levées de terre désignées sous le nom de terriers ne doivent nuire en rien à la circulation, ni empiéter sur la voie publique. Il est défendu de faire des fossés au pied de ces terriers et le long de chemins : ils nuisent à la conservation des chemins et ne sont pas sans dangers pour la circulation. Il n'est pas permis de diminuer en rien la largeur de la voie, pas plus que d'enterrer les gazons ou les sables des chemins pour recharger ou exhausser ces clôtures. Ces faits sont des contraventions que la loi punit.

Ces charrauds communales faisaient l'objet de location aux habitants du marais. Une autre séance du conseil municipal, celle du **4 juin 1893**, évoque un bail de 25 charrauds pour 5 années, attribuées par adjudication :

« Les charrauds n'ont jamais rien rapporté jusqu'à ce jour aucune ressource à la commune ; que les terrains pourraient être amodiés et rapporter annuellement une somme de 500 F qui viendrait en augmentation des revenus ordinaires de la commune. »

En **février 1917**, la location des charrauds est aussi abordée :

« Mr le Maire porte à la connaissance du Conseil qu'il a loué verbalement comme les années précédentes la charraud des Mattes à Mme et Mr Besseau, habitant la commune, pour la somme de 41 francs et demande l'approbation à l'assemblée concernant les locations du dit louage. »

Les habitants du Marais utilisaient ces charrauds pour y faire paître le bétail. Ils y installaient des clôtures qu'ils laissaient ouvertes quand les animaux n'y étaient pas. Plus tard, ils mettront des fils de fer barbelé. Un ancien facteur se souvient avoir eu son pneu de vélo crevé en empruntant une charraud.

Monsieur Ferdinand Petigars s'est installé aux Durantières en 1938, à son mariage. La maison qu'il habitait était alors une bourrine, située en bordure d'une charraud, dans l'un des lieux les plus bas de ce marais. Il évoque les difficultés de déplacement :

« Le seul moyen de se déplacer, c'était la charraud en été. Elle était impraticable en hiver et aux saisons intermédiaires les roues des charrettes la rendaient difficile à emprunter. En plus, comme dans toutes les maisons du marais, on faisait l'élevage des « potets » (canards). Les bandes de canards coupaient la charraud et y maintenaient une humidité quasi permanente. »

LE CHEMIN DE PLANCHES

A partir du début de l'automne, les charrauds étaient trop inondées ainsi qu'au début du printemps. Mais les prairies étaient à ces périodes très humides, voire

légèrement couvertes d'eau, pas assez cependant pour l'utilisation du « niolée ». **Le moyen de se déplacer était alors le « chemin de planches ».** Monsieur Petigars a construit un « chemin de planches », avec son voisin du « Racaud », pour pouvoir aller à Notre-Dame-de-Riez.

« Les planches permettaient de franchir les « écours » (canaux) et les « fous-saïs » (fossés) pour passer d'un pré dans un autre. On prenait l'endroit le plus haut des prés pour être au sec. On a acheté un arbre et fait découper les planches. L'installation des planches s'est faite par accord tacite des propriétaires, sans avoir même à leur demander l'autorisation. Elles n'avaient pas de « tin-manes » (main courante). Des Durantières à Riez, il y avait 9 planches », se souvient Monsieur Petigars.



Ferdinand Petigars devant sa maison, 1997

D'une façon générale, ces planches pouvaient être plus ou moins larges suivant la richesse des utilisateurs. Le passage sur ces planches demandait de l'adresse et pouvait se révéler dans certaines occasions dangereuses.

Monsieur Robert Gloriau, de Notre-Dame-de-Riez, fils de cantonnier et can-

tonnier lui-même se rappelle d'une anecdote arrivée à son père :

« Un jour qu'il avait gelé sur le Marais, mon père était parti vers le Pas Oton en vélo. Il a voulu franchir une planche gelée et a glissé dessus. Il s'est retrouvé en contrebas sur la glace. Heureusement, celle-ci n'a pas cédé sous son poids. Il a été quitte pour une belle peur. »

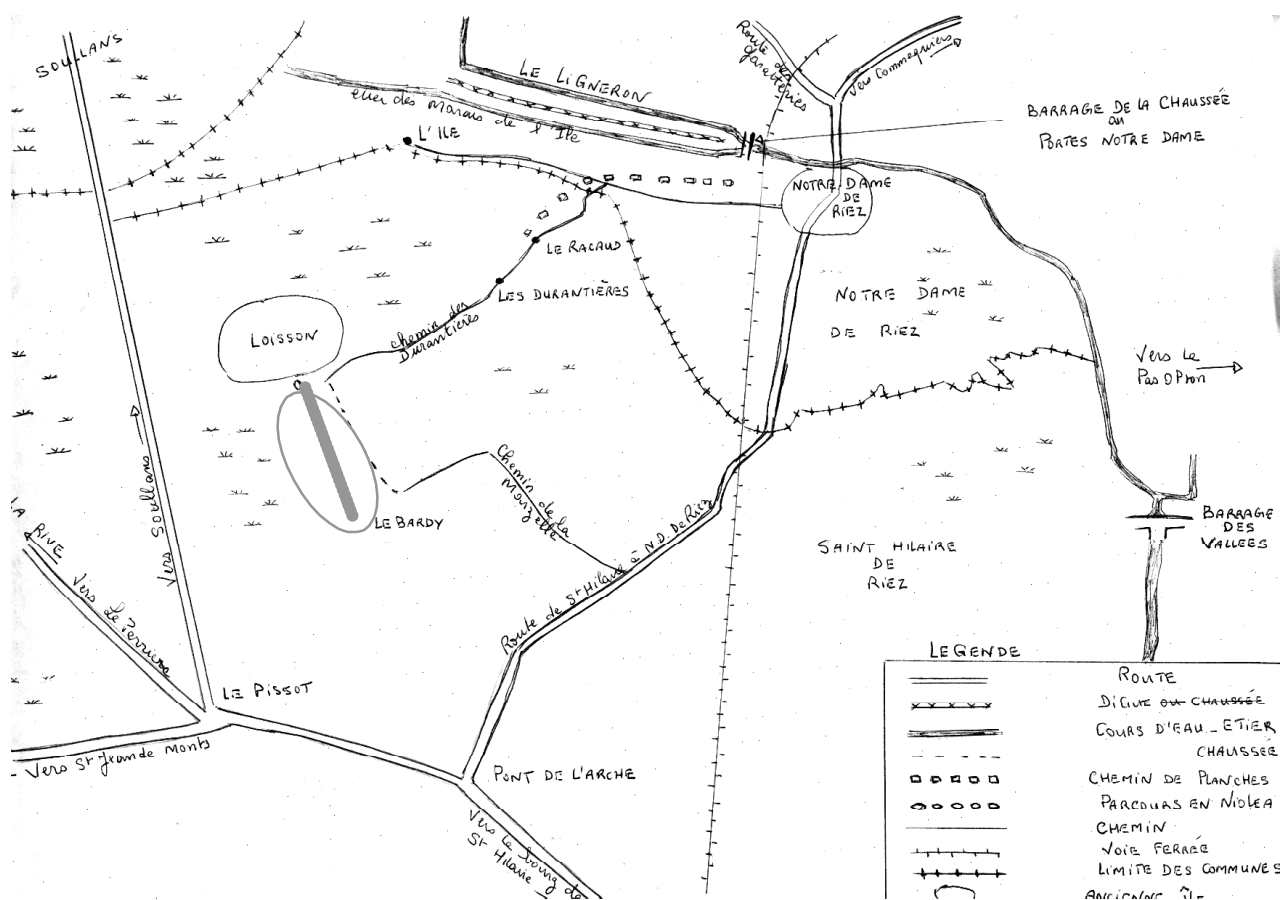
UN NIOLÉA

Mais voici l'hiver et le Marais est « au bian », c'est-à-dire recouvert d'eau. Le moyen de déplacement est alors la yole, que les habitants du marais de Riez nomment plutôt « niolée ».

Pour Monsieur **Ferdinand Petigars**, photographié page précédente devant sa maison, tenant sa « ningle », c'était la seule possibilité de pouvoir quitter sa maison :

« J'avais un niolée de 13 pieds. La

maison et le « tchéraïe » (tour de la maison) étaient entourés d'eau et le niolée « abbotait » contre. Dans les années 40 et 50, j'allais travailler à Riez et j'emmenais en même temps les enfants à l'école. Ils m'attendaient le soir. Le niolée me servait pour tout transporter, les moutons, l'âne, les légumes, le foin qu'il fallait d'abord attacher, le bois. On allait à la messe avec. On partait avec nos chaussures habituelles et on avait celles du dimanche à la main. Arrivés dans le bourg, on en changeait et on laissait les autres à l'abri de l'eau et recouvertes. Pour conduire le niolée, il fallait être adroit et bien connaître les lieux. Quand il y avait beaucoup d'eau, il fallait repérer les arbustes ou les piquets qui pouvaient nous faire chavirer. Il arrivait aussi que la glace prenne sur le marais. Elle venait heurter le niolée et les remous provoqués n'étaient pas rassurants. »



Carte des lieux-dits où habitent les témoins cités dans l'article. Loisson qui devenait « île » dans ses quartiers d'hiver. Réalisation de l'auteur

D'autres témoignages nous renseignent sur l'utilisation des nioléas et sur cette dépendance totale vis-à-vis d'un milieu naturel si particulier.

Monsieur **Marcel Renaudin**, né en 1927 à Loisson, a bien connu cette vie dans le « marais bian » :

duisait dans les champs. Un hiver, en 1952, il y a eu un décès à l'« Ile ». On a transporté le mort dans le cercueil recouvert d'un drap blanc. Un voisin de confiance conduisait. Nous, on suivait sur le bord de l'étier, les pieds enfonçant dans l'herbe mouillée. On a rejoint la route de Soullans. »



Auguste LEPERE (1849-1918) : L'enterrement dans le marais ; eau forte
Fonds : Conservation des Musées de Vendée

« L'hiver, Loisson était une île. On utilisait le nioléa » de novembre à mars. Par endroit, il y avait 1 m 50 d'eau. Je suis allé à l'école à partir de 1933, au bourg de Saint-Hilaire. On était plusieurs de Loisson. Nos parents avaient établi un tour de rôle pour passer du bout de Loisson au Bardy. Il y avait 500 m. Le plus dur, c'était le soir. On était obligé des fois d'attendre, trempés, frigorifiés et on arrivait chez nous à la nuit noire. Pour faire venir le docteur, c'était toute une expédition. On partait en nioléa et on mettait le vélo dedans. »

Monsieur **Olivier Martineau** habitait et habite toujours la Rive qui borde le Marais. A travers des souvenirs précis, il évoque les dernières années de cette vie maraîchine cernée par les eaux l'hiver :

« On avait un nioléa qui servait à tout. Le transport du foin qu'il fallait attacher et aussi le fumier ! On le sortait avec le nioléa et on le portait sur la charraud. De là, on le chargeait dans la charrette et on le con-

« A la même époque, j'avais accompagné notre voisin de l'Ile à la foire de Soullans, qui allait vendre une vache. On est parti dans le nioléa à 3 heures au matin. Je tenais la longe de la bête qui suivait sur le bord. Le voisin dirigeait l'embarcation. Il fallait vraiment savoir « nioléa » (conduire la yole) et connaître l'endroit pour ne pas tout faire chavirer. On a rejoint comme ça la route de Soullans. »

Le long de la route qui conduit du Pissot à Soullans existaient des cabanes en roseaux. Elles appartenaient aux paysans qui habitaient en plein marais. A la mauvaise saison, ils y laissaient une charrette, un vélo, parfois même un cheval qu'il fallait nourrir. Quand ils devaient aller à Soullans ou Saint-Hilaire-de-Riez, ils rejoignaient la route avec le nioléa et utilisaient ensuite la charrette.

D'autres fois, pour les achats importants de grains ou divers aliments pour les « agrous » ou les « gorets », les commer-

çants, Morineau de St-Hilaire-de-Riez par exemple, conduisaient leur marchandise le long de la route, à l'endroit où le Maraîchin « abbotait » avec sa barque. Celui-ci repartait avec la cargaison. Il utilisait alors la grande niole, capable de transporter aussi bien la famille entière que de plus lourdes charges. Si cette vie entourée d'eau avait ses contraintes, elle était aussi l'occasion de s'amuser (au dépens des autres) comme s'en souvient **Fernand Petigars** avec un brin de malice dans le regard :

« Le dimanche, au retour des sorties à Soullans, il arrivait souvent que les habitants du Marais ne retrouvent plus les embarcations à leur place. Les niolées, laissées en bordure de la route, étaient « au ballaie » sur le Marais, poussés par des plaisantins. »

Une autre occasion de s'amuser était offerte avec la visite de la famille ou des amis étrangers au Marais, nous raconte monsieur Petigars :

« J'avais des petites cousines qui vivaient dans le Bocage. Quand la famille venait nous voir, on leur faisait essayer la ningle à « souteï » sans leur expliquer la façon de s'y prendre. On rigolait un bon coup quand les cousines prenaient un bain involontaire ! »

LES ROUTES DANS LE MARAIS

Au début du XX^e siècle, en Vendée, le réseau routier se limitait à une liaison entre

les bourgs. Les routes existantes étaient empierrées, surélevées, mais non goudronnées. Les premières routes l'ont été dans les années 20. A titre d'exemple, le Gois n'a été pavé qu'en 1936. Avec ses terres inondables, le Marais a vécu de façon aggravée cette carence en voies de communication. De St-Hilaire on se rendait à Soullans et de Notre-Dame-de-Riez vers Commequiers et vers les Garatteries pour rejoindre la route de Challans. Quand il avait beaucoup plu, ces routes inondaient. On disait alors qu'il fallait « piquer » la route, c'est-à-dire fixer les pieux aux passages inondés pour montrer la voie. En direction de Soullans, après le Pissot, l'eau couvrait la chaussée. Malgré tout, le fourgon du marchand de bestiaux s'y aventurait.

Robert Gloriau garde un souvenir vivace de ces routes inondées :

« En sortant de Rié, la route vers Commequiers inondait un peu après le pont sur le Ligneron. Il fallait passer cet endroit avec un nioléa. La nuit, on mettait une lampe de chaque côté de la route pour prévenir les usagers. Ces inondations vont prendre fin avec la mise en service des Portes Notre Dame à la fin des années 30 »

Il s'agit du système d'écluses qui a permis d'empêcher l'eau de mer de pénétrer dans le Marais Doux au-delà de Notre-Dame-de-Riez.



Au cours de l'hiver 2001 le marais a été particulièrement inondé. Ce cliché a été pris en février dans le quartier des Durantières. En arrière-plan le clocher de Notre-Dame-de-Riez. – Cliché de l'auteur

Aux autres saisons, les routes étaient souvent couvertes d'ornières et il fallait zigzaguer avec les vélos en les empruntant.

Robert Gloriat se souvient encore : « *Mon père était le cantonnier de la commune. Il partait avec son vélo, une brouette et une sangle qui passait derrière la tête. Souvent, il rencontrait un paysan qui le prenait dans sa charrette. Mais il a souvent fait aussi à pied le chemin jusqu'au bout de la route des Garatteries, avec sa brouette. Pour réparer la route, il mettait des cailloux au fond et recouvrait le tout avec de l'herbe et de la terre. Les riverains apportaient des cailloux dans une charrette à l'endroit de la route abîmée.* »

Petit à petit, malgré tout, les usagers de la route sont de plus en plus nombreux : vélos, mais aussi automobiles. Médecins, boulangers, marchands de bestiaux sont équipés de véhicules à moteur, à la fin des années quarante. A partir de 1950, les autorités mettent en place une politique d'amélioration du réseau routier. Le Conseil Général accorde une subvention égale à celle de l'Etat. De 1952 à 1954, il décide de financer des travaux spéciaux sur l'ensemble du département. Les riverains et usagers sont sollicités pour participer à cet effort de diverses façons : transport de

la pierre, abattage des haies, parfois même travaux de terrassement.

Au milieu des années cinquante, la route de la Marzelle est construite. Plus tard, la construction du barrage des Vallées, en bloquant la montée de l'eau de mer, va faire cesser l'inondation du marais et stopper de façon définitive son isolement.

En conclusion, voici un dernier témoignage, celui de **René Blanchard**, boulanger à Saint-Hilaire à partir de 1946, qui a vécu les changements survenus dans les conditions de vie des Maraîchins : « *Je suis arrivé en 1946. J'allais livrer du pain à Loisson avec une « Donnay », deux fois par semaine. Je laissais 35 pains de 4 livres. J'allais jusqu'au Bardy par des chemins et là, je prenais une charraud entretenue, mais dure à utiliser en hiver. Je m'arrêtais à l'embranchement du chemin des Durantières. Je « cornais » et les gens venaient avec leurs « bots » sur des chemins détrempés. En tout, j'y passais bien une 1/2 heure. C'était avant la construction de la route de la Marzelle qui a constitué un grand progrès pour cette partie du marais.* »

Gérard CHUSSEAU



Collection J. Nozay, éditeur à Nantes – Fonds Association *La Livarde*, Sion-sur-l'Océan à Saint-Hilaire-de-Riez

D'après les souvenirs de Messieurs :

- René BLANCHARD, boulanger au bourg de Saint-Hilaire-de-Riez,
- Robert GLORIAU, du bourg de Notre-Dame-de-Riez,
- Olivier MARTINEAU, de la Rive à Saint-Hilaire-de-Riez,
- Ferdinand PETIGARS, des Durantières à Saint-Hilaire-de-Riez,

- Marcel RENAUDIN, qui pour la période considérée, habitait Loisson à Saint-Hilaire-de-Riez,

que nous remercions vivement de leur collaboration.

Sources :

- Registres municipaux de Saint-Hilaire-de-Riez
- Documents de France, *Vendée*, 1956
- Joël Crestois, *Le Pays de Riez*, Edition ARHIMS, 1998